

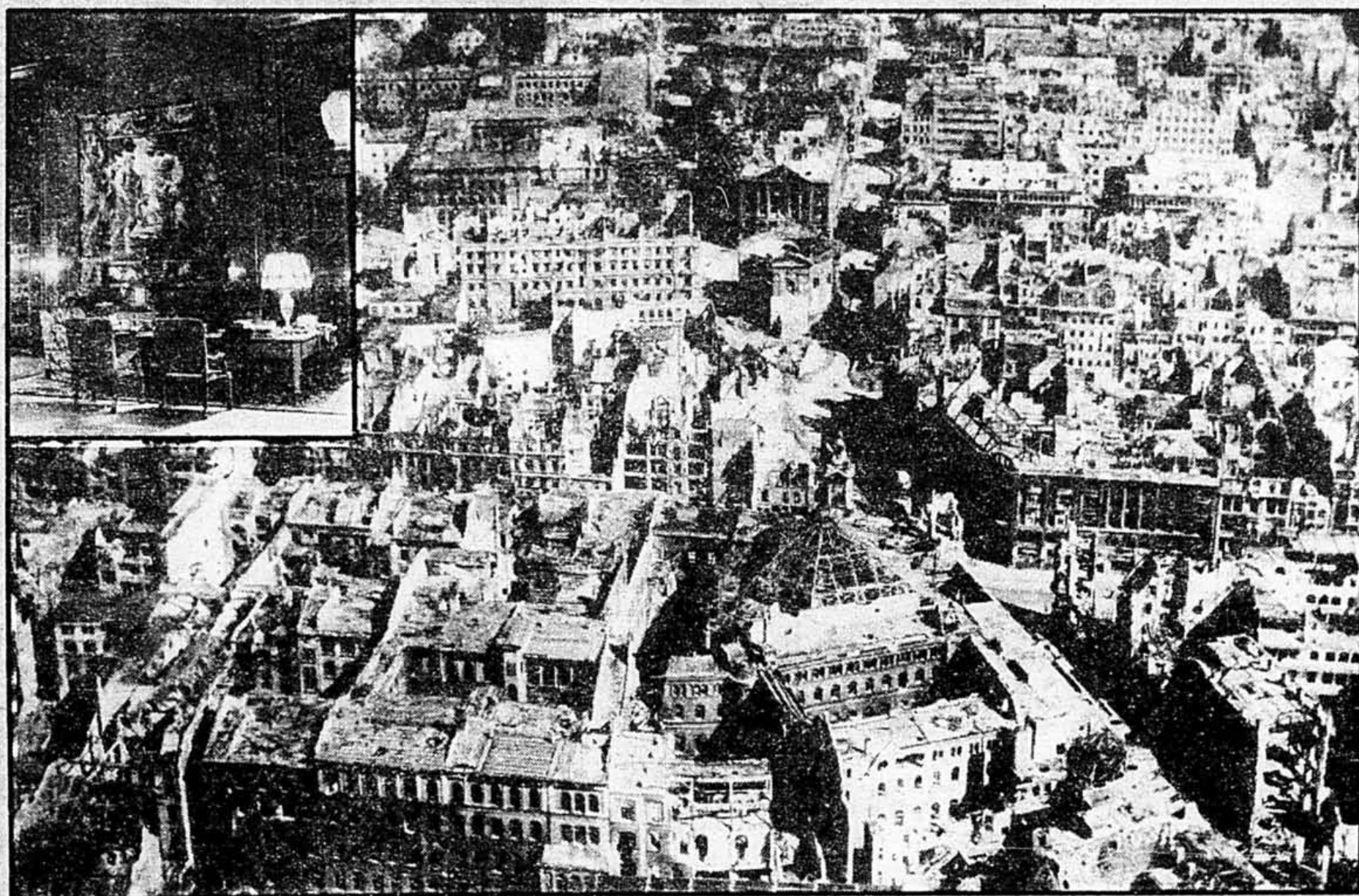
plus

la presse

MONTREAL, LE SAMEDI 11 MAI 1985

GREICHE ET SCAFF
OPTOMETRISTES
24 SUCCURSALES
À MONTRÉAL 336-5330

La fin du cauchemar



C'est dans ce bureau (en médaillon) que Hitler a bâti ses rêves insensés. Voilà comment Berlin en a vécu l'épilogue. Dans un dossier de 12 pages, Alice Parizeau, qui a elle-même vécu le drame en Pologne, nous présente entre autres, des interviews de l'écrivain Martin Gray et du colonel Pierre Sévigny, deux témoins exceptionnels de ce conflit.



nouvelles frontières
a maintenant deux bureaux
pour mieux vous servir

LA NOUVELLE FAÇON
DE VOYAGER

1130 boul. de Maisonneuve ouest 288-4800
800 boul. de Maisonneuve est 842-1450

LES PHOTOS DE

la presse

Michel Gravel



A.118136 n'avait que 19 ans

Il n'avait que 19 ans. Dix-neuf ans, c'est l'âge d'un étudiant de cégep. Dix-neuf ans, c'est l'âge d'envisager l'avenir avec optimisme. Dix-neuf ans, c'est l'âge de mordre dans la vie à pleines dents. À l'âge de 19 ans,

L. Gignac avait un numéro matricule, un grade et était membre d'un régiment. Il y avait une guerre et, pour lui, elle s'est terminée le 12 juillet 1944, en Normandie. Pourquoi avoir photographié cette pierre tombale plutôt qu'une autre? Je circulais dans la campagne française lorsqu'en passant à Beny-sur-mer, à quelques kilomètres d'une des plages du débarquement, un petit cimetière réservé aux soldats canadiens a attiré mon attention. En le visitant, l'âge de ce *private* m'a frappé. Ça m'a touché. C'est en pensant à tout ce que représente la vie à 19 ans que j'ai pris cette photo.

Pendant que certains mégalomanes jouaient les génies militaires, le numéro A.118136 tombait sous le feu ennemi. Lui avait-on seulement laissé le choix à cet adolescent dont on ignore jusqu'au prénom?

Fiche technique

Appareil: Nikon F2
Objectif: 50mm
Ouverture: 1/125^e à f8
Pellicule: Kodachrome 64
imprimé en noir et blanc



L'Occident a payé le prix de l'inconscience

L'histoire se répète-t-elle et peut-on tirer du passé une vision de l'avenir?

En 1939, l'Occident payait le prix de son impréparation et de sa méconnaissance de la philosophie fasciste, décrite pourtant dès 1925 dans un petit livre, traduit depuis en plusieurs langues, intitulé «Mon combat» (Mein Kampf) et signé par Adolph Hitler.

Il y a eu aussi des faits! Des considérations économiques et sociales dont les hommes politiques n'ont pas voulu tenir compte...

Dès la fin de la Première Guerre mondiale, John Maynard Keynes affirmait que le traité de Versailles, signé avec l'Allemagne en 1919 serait à l'origine d'un nouveau conflit armé plus



Alice Parizeau

horrible encore que le précédent et plus absurde. Cet économiste, devenu célèbre depuis, prétendait que l'occupation du bassin houiller de la Ruhr par les Français et les Belges entraînerait une crise économique grave en Allemagne et qu'elle redeviendrait par le fait même la protagoniste d'une autre agression armée. Auteur de la théorie selon laquelle il faut assurer le plein emploi grâce à une redistribution des revenus afin que le pouvoir d'achat des consommateurs puisse croître proportionnellement au développement des moyens de production, Keynes avait essayé en vain de démontrer que le chômage endémique qui sévissait dans les années trente en Allemagne allait se solder par l'apparition d'une dictature, la mobilisation et la guerre.

Paroles prophétiques s'il en fut!

En 1933 Hitler est élu chancelier du Reich et dès le mois de mars on ouvre les portes du camp de concentration de Dachau où sont incarcérés et liquidés ses opposants. À partir de ce moment la marche de l'histoire devient irréversible avec la bénédiction des hommes d'État de l'époque qui



Déjà en 1933, les policiers de Berlin harcelaient les juifs sur la rue, avant de les amener au poste pour y continuer l'interrogatoire.

refusent de reconnaître l'évidence.

L'allié d'Adolph Hitler, Benito Mussolini, attaque l'Abyssinie (l'actuelle Éthiopie) qui fera partie jusqu'en 1941 de l'Afrique Orientale italienne et ne sera libérée qu'à la suite de l'offensive britannique.

En Espagne, à la faveur de la guerre civile qui durera trois ans, de 1936 à 1939, on expérimente l'équipement militaire le plus moderne que les Soviétiques et les Allemands fournissent en sous-main au nom des idéologies et au prix fort, puis les événements se précipitent.

Le 13 mars 1938, c'est l'Anschluss, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, d'où arrivent aussitôt des familles juives fraîchement exilées et l'occupation d'une partie de la Tchécoslovaquie

qui est une autre preuve que le führer ne reculera plus. La menace qui pèse sur l'Europe est très précise, mais Paris et Londres refusent d'agir en conséquence.

Pour demeurer populaire il est de bon ton de ne contrecarrer d'aucune manière les manifestations pacifistes qui ont lieu à Paris entre autres. Le phénomène est relativement nouveau et plusieurs de ces mouvements sont organisés et infiltrés par les agents allemands et soviétiques, fascistes et communistes, mais les gouvernements libéraux ferment les yeux. Sévir, serait faire le jeu des dictatures. Staline voudrait bien que les partis communistes occidentaux s'emparent du pouvoir, tout en acceptant de signer en attendant un pacte secret

avec Hitler. C'est ainsi que dans les coulisses les représentants de deux principales idéologies qui s'affrontent en principe et veulent se combattre sur tous les plans, s'entendent en fait pour des raisons stratégiques.

Espérant éviter le conflit, Daladier et Chamberlain, voyagent, multiplient les déjeuners et les dîners diplomatiques et signent en 1938 une sorte de reddition à Munich, mais les jeux sont faits!

Le 1er septembre 1939 c'est l'invasion de la Pologne, obligée de se défendre contre deux puissances à la fois, la Russie et l'Allemagne, puis, deux jours plus tard, c'est la déclaration de la guerre mondiale. En novembre, les SS, les troupes de choc, et les Hitler Jugend, formation des jeunes, incendient en

Allemagne toutes les synagogues. Au cours de cette «Nuit de cristal» il est permis de piller et de tuer les juifs, de casser les vitres des maisons et celles des magasins. Sur le plan légal, car les fascistes demeurent légalistes, les bourreaux sont protégés par les lois raciales de Nuremberg, votées en 1935, qui reconnaissent la supériorité de la race aryenne et la nécessité d'éliminer, ou de soumettre toutes les autres.

En Amérique du Nord on ignore la gravité des enjeux, en Europe occidentale on prétend ne pas les connaître et de toute façon cela importe peu! La Deuxième Guerre mondiale est déclenchée, elle va durer cinq ans et elle coûtera à l'humanité 50 millions de morts.

Le récit atroce de deux survivants de Budapest

Quarante ans après la seconde guerre mondiale, les commémorations se succèdent. Il y a quelques mois, c'était le débarquement en Normandie et, au début de février, on se rappelait tout particulièrement Auschwitz et les sinistres camps d'extermination nazis. L'année 1985 sera marquée par le quarantième anniversaire de plusieurs épisodes de cette guerre horrible, dont la libération de nombre de capitales européennes, la reddition du Troisième Reich, le 8 mai, les bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki en août, etc. Pour les Hongrois, la libération de Budapest, c'était le 13 février 1945, après plus d'un mois de siège et de combats féroces dans les rues de leur capitale. Avec les violences qui ressemblent à celles que déchaîne toute guerre et que guette aujourd'hui la « banalisation ». Rapportées de vive voix par ceux et celles qui les ont vécues, elles prennent une toute autre dimension, plus révélatrice et plus poignante.

Depuis longtemps, Judith Princz et Étienne Vintze, deux Montréalais d'origine hongroise, évoquent leurs années de guerre, échangeant et comparant leurs souvenirs :

« Te souviens-tu de l'odeur du sang refroidi qui nous restait longtemps dans la gorge? » — « Te souviens-tu du goût de la neige salie par la poudre des canons et les briques des maisons détruites? »

Judith et Étienne se retrouvent chaque jour au ministère de la Justice où ils sont tous deux travailleurs sociaux au service de probation. À Budapest, leur ville natale, ils vivaient très loin l'un de l'autre en 1945. Judith avait alors neuf ans et Étienne 18. Elle, juive, « écrasée et ostracisée dans un ghetto », lui, catholique, appartenant à la classe dominante, « ostracisant », comme se qualifie M. Vintze.

Le drame des Juifs

À l'école juive où elle étudiait, Judith se savait privilégiée, malgré son jeune âge. Fille unique, elle était l'une des deux seules enfants dans toute l'école à avoir encore son père et sa mère. « Les parents de toutes mes camarades avaient été soit tués, soit déportés », se remémore-t-elle avec émotion.

Elle avait vécu dans plus d'une demeure marquée d'une étoile jaune avant son évacuation dans des maisons protégées, établies par le diplomate suédois Raoul Wallenberg. La protection

de ces maisons était illusoire, selon Mme Princz. La Gestapo ou les Croix fléchées, les fascistes hongrois, pouvaient à tout moment frapper à leur porte et les obliger à sortir en rang sous bonne garde, plusieurs centaines à la fois, sans leur dire où on les emmenait.

« Beaucoup ne sont jamais revenus. On les conduisait dans un camp de concentration ou au bord du Danube où ils étaient fusillés », rapporte Judith, qui a bien failli finir ainsi, le jour où son groupe s'était retrouvé justement sur les rives du fleuve.

l'avait frappé sauvagement sur le dos.

Témoin de toute cette violence, Judith ne pouvait pas s'empêcher de penser à la mort, se demandant qui, d'elle ou de sa mère serait tuée en premier. « J'étais partagée entre l'égoïsme et le sacrifice et je me disais, si c'est moi, maman aura beaucoup de peine ».

Celle qui réfléchissait à des questions graves n'en était pas moins une petite fille, sujette aux réflexes puérils de l'enfance. Ainsi, deux poupées en cellophane volées dans un magasin

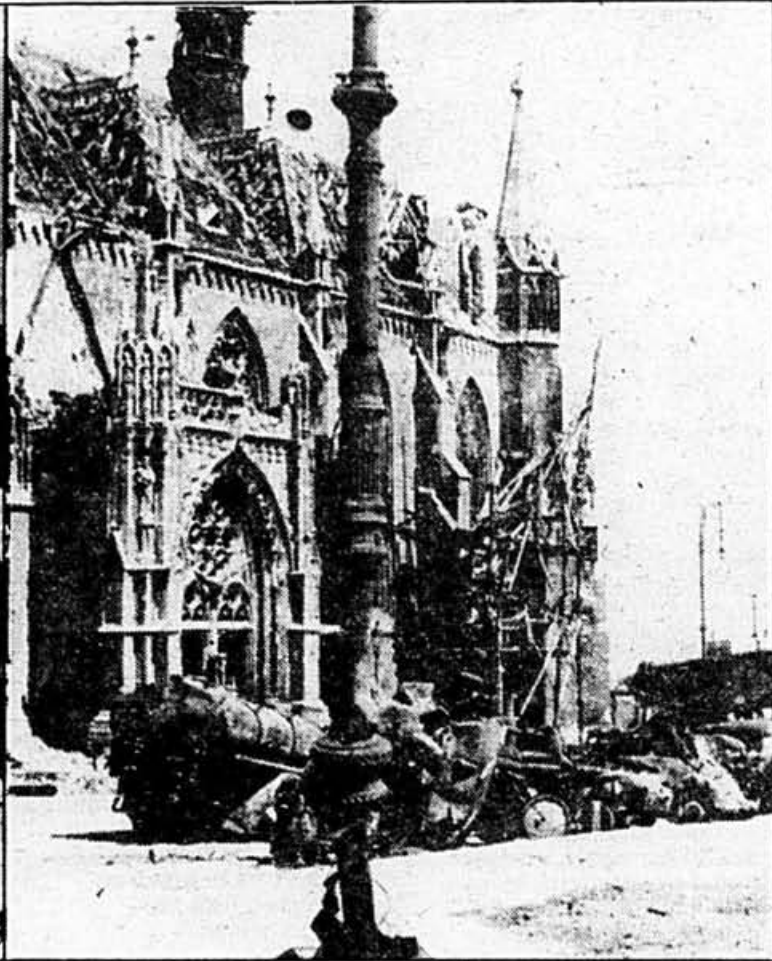


Lily Tasso

tremblais d'être démasquée et n'osais même pas me confier à ma mère », relate Judith.



Étienne Vintze et Judith Princz tiennent à témoigner des horreurs de la guerre.



Des véhicules de tous genres, démolis au cours de la bataille entre Allemands et Soviétiques pour la prise de Budapest, sont alignés devant une église qui a été également touchée.

« Personne d'entre nous ne saura jamais pourquoi nous avons été abandonnés là. Terrorisés à l'idée que nous pourrions être repris par d'autres patrouilles, nous avons décidé de rentrer en rang, comme si nous étions escortés », poursuit-elle.

Son souvenir le plus pénible se rapporte justement à une de ces sorties. Son père avait été dirigé dans une file qui le séparait d'elle et de sa mère, et lorsqu'il s'était retourné pour leur faire un signe d'adieu, un fasciste

en ruines et qu'elle appelait ses enfants, lui causèrent bien des tourments. Une rumeur courait, selon laquelle les Allemands, de retour à Budapest, exécutaient tous ceux qui s'étaient livrés au pillage. « Dans le petit appartement de quatre pièces où quatre-vingt-deux d'entre nous vivions entassés, chacun s'était mis à cacher ses trésors — un sac de farine ou de fèves — derrière les briques des murs. J'ai eu de la difficulté à trouver une petite place pour mes poupées. Je

Vivre sous les bombes

Étienne Vintze, lui aussi, vivait dans des transes, se sachant « déserteur », parce qu'il ne s'était pas enrôlé dans l'armée. Durant le siège de Budapest, il avait peur des bombardements, ceux qui provenaient surtout des avions larguant leurs bombes à des intervalles imprévisibles. « Vous ne pouviez qu'espérer les voir tomber 25 pieds avant ou 25 pieds après votre maison », explique-t-il.

Ces bombardements avaient rasé, on s'en doute, un nombre incalculable de maisons. Aussi la population civile s'était-elle réfugiée là où elle pouvait trouver un toit. Avec une quarantaine de sans logis, Étienne Vintze se serrait dans une cave minuscule.

Ils manquaient d'eau, et les plus courageux sortaient chercher de la neige, la plus propre possible, pour la faire fondre. On peut imaginer l'épouvante du jeune homme de 18 ans en découvrant, un jour, sous une mince couche de neige, trois corps nus, ceux d'un homme et de deux femmes dans la trentaine, qui avaient été battus à mort et jetés là.

Les yeux rougis par les larmes, Étienne Vintze poursuit son récit atroce en évoquant les viols de femmes sous les yeux de leur mari et des autres occupants de la cave. « Elles s'étaient noirci le visage de suie pour s'enlaidir, en apprenant l'arrivée des Russes. Trois d'entre eux les ont violées quand même dans un coin sombre, à tour de rôle, pendant que deux autres braquaient sur nous leurs mitraillettes. J'entendais les cris des victimes et j'avais honte de ma lâcheté parce que je ne pouvais pas les aider », confie Étienne, encore bouleversé quarante ans après.

« Dire que c'était ça la libération! Nous avions fini des Nazis pour tomber sous la botte des communistes soviétiques. Pour la plupart des Hongrois, le jour de la libération est un jour de deuil », ajoute-t-il.

Témoignages humains

Étienne Vintze et Judith Princz tiennent à témoigner des horreurs de la guerre, et par écrit. « C'est notre contribution au mouvement de paix », affirment-ils. De plus, ils ont réussi à convaincre 13 autres survivants du siège de Budapest, de rédiger aussi leurs souvenirs de cette époque héroïque. Près de 80 récits personnels d'hommes et de femmes, d'enfants et de soldats, de chrétiens et de juifs, de riches et de pauvres, sont aujourd'hui prêts à être publiés, en hongrois. Une traduction en anglais est en cours.

« Nous avons sollicité également les témoignages de vétérans de la guerre, soviétiques et allemands. Mais ils n'ont pas répondu. Même après 40 ans, ils n'ont pas réussi à enterrer leurs divergences. Pourtant, la guerre et la misère frappent sans distinction, comme nous avons pu le constater », commente Étienne Vintze. □

Une ville vivante, un vieil ami d'enfance et soudain le vide...

Le hall de l'hôtel George, le plus bel établissement de sa catégorie, était imposant avec ses plafonds hauts, ses tapis et ses dorures. Sa tradition aussi, selon laquelle c'est là que descendait Franz-Joseph, à l'époque où la monarchie des Habsbourg régnait sur un empire dont cette partie de la Pologne était considérée comme dépendante. Devant l'entrée se tenait le chasseur, toujours le même, un homme déjà âgé, grand et mince, particulièrement fier de ses moustaches, uniques dans leur genre. Il portait un uniforme dont les boutons dorés brillaient au soleil et il savait s'incliner de la taille avec une distinction qui lui était propre. À la fois seigneur des lieux et serviteur, il avait deux caractéristiques principales: le sens de l'humour et une véritable passion pour les enfants. Dans les poches profondes du manteau qu'il portait en hiver et de la veste qu'il mettait dès le printemps et qu'il n'enlevait que tard, en automne, il cachait des quantités incroyables de bonbons et de friandises de toutes sortes. Filles et garçons, enfants des clients et petits vendeurs de journaux, pouvaient compter sur ces réserves qui paraissaient inépuisables.

En cet été de 1939, particulièrement beau et ensoleillé, le chasseur de l'hôtel George ne manifestait pas la moindre inquiétude. Malgré les potins et ragots qui circulaient de bouche en bouche, malgré les articles des journaux, il demeurait persuadé que la guerre n'aurait pas lieu et que le Führer, Adolf Hitler, n'attaquerait pas la Pologne. En juillet, cependant, il changea légèrement d'avis et s'appliqua à prétendre qu'une éventuelle agression allemande serait repoussée aussitôt par l'armée polonaise. Jamais les bottes d'un occupant étranger ne fouillaient les pavés de la bonne vieille ville de Lwow où il était venu au monde et où il comptait finir ses jours parmi les siens.

Cet optimisme du vieux chasseur de l'hôtel George était à ce point communicatif que les clients, et pas les moindres, s'arrêtaient pour discuter avec lui et repartaient ragaillardis et rassurés. En septembre, quand les avions allemands commencèrent à survoler la terre polonaise et à piquer très bas en tirant à la mitrailleuse sur la population civile, le vieux chasseur tomba malade, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant, et ne revint au travail que trois semaines plus tard.

Il avait maigri et ses moustaches poivre et sel pendaient tristement des deux côtés de sa bouche, mais il avait toujours des bonbons dans ses poches bien qu'il ne réussissait plus à se tenir aussi droit que par le passé.



Au printemps 1945, les « libérateurs » soviétiques entrent à Varsovie.

Forcément, le grand hôtel, le meilleur de la région et du pays, était rempli de la cave au grenier par des gens inquiets, affolés, des familles qui arrivaient de loin et qu'on avait déposés-dées de tout.

L'exode était commencé. Sous la pression de l'ennemi, l'armée polonaise continuait pourtant à se battre malgré la supériorité écrasante de l'équipement militaire allemand. À Lwow, l'univers familial basculait. Dans les cafés, comme dans les rues, on chuchotait que la capitale ne pourrait pas résister longtemps et que le haut commandement allait se replier puis se battre jusqu'au dernier ailleurs.

En attendant, le hall de l'hôtel George commençait à ressembler à un campement à cause des valises et des sacs qu'on était bien obligé d'empiler un peu partout, faute de place dans les chambres.

Des nouvelles, bonnes et mauvaises, circulaient sans cesse. Tantôt on racontait les exploits de l'armée polonaise qui combattait dans les environs et tantôt des fringants officiers arrivaient en annonçant que les Allemands, n'ayant pas réussi à encercler la ville, se retiraient vers l'Est. Puis, brusquement, on cessa d'entendre les canons, les lueurs des incendies s'élevaient un peu partout et, pour la première fois dans la longue histoire de l'hôtel George, on y manqua d'eau et d'électricité. Plongé dans la noirceur, l'hôtel n'était plus qu'un refuge et seul le vieux chasseur parvenait en-

core à ne pas changer de conduite.

La radio annonçait que le président de la ville avait fait le choix. Au lieu de capituler devant les Allemands, il avait accepté de se rendre aux Soviétiques qui venaient en amis et voulaient protéger les habitants contre les fascistes. À l'hôtel George, le restaurant était toujours ouvert, bien qu'il n'y eut rien à manger et que devant la boulangerie, située un peu plus loin, les gens faisaient la queue toute la nuit pour acheter une miche de pain.

Le lendemain de cette fameuse déclaration, on barricada soigneusement les portes. Le bruit des bottes résonnait sur les pavés. L'Armée Rouge entra dans la ville et c'est alors que la vie quotidienne, déjà assez difficile au demeurant, éclata en morceaux.

Devant l'hôtel George, sur la petite place, l'officier soviétique décida d'exercer la justice d'une façon efficace, rapide et expéditive. Il ordonna à ses soldats de ramasser des gens, des hommes pour la plupart, et les fit fusiller d'une balle dans la nuque, puis interpella des passants, des clients de l'hôtel et des domestiques et leur confia le soin de ramasser les cadavres.

Au moment où la seconde exécution devait avoir lieu, le vieux chasseur quitta son poste. Il n'avait plus de bonbons dans ses poches, il ne parvenait pas à se tenir le dos droit comme un piquet, selon son habitude, et il venait de comprendre qu'il ne se-

rait pas capable d'en supporter davantage.

La plus longue des occupations, avec ses vexations, ses réquisitions et, dès le début de l'hiver, ses déportations vers la lointaine Sibérie dans les wagons à bestiaux, commençait. Elle devait se terminer par la mort civile de la belle ville de Lwow. Ses habitants, un demi-million environ, ont été envoyés aux travaux forcés, ses églises ont été transformées en entrepôts, ses rues rebaptisées en langue russe et ses cimetières profanés.

Selon le petit vendeur de journaux, le vieux chasseur de l'hôtel George aurait réussi à mourir de chagrin et à échapper ainsi au pillage. En effet, contrairement aux clients habituels, les officiers soviétiques, qui s'étaient installés à l'hôtel avec leurs femmes, se contentaient de boire sec et d'emporter en partant les meubles, y compris le grand fauteuil dont on disait qu'il avait été sculpté par un artiste de Lwow et, qu'en tant que tel, avait la valeur inestimable d'une oeuvre d'art.

Il est impossible, cependant, de vérifier les dires de ce jeune garçon qui depuis est devenu un homme et vit, par un extrême hasard, à Montréal, parce que toute cette partie de la Pologne a été annexée après la Dernière Guerre mondiale par les Soviétiques et qu'il faut obtenir un visa pour y aller, ce qui n'est guère facile.

Quelques faits, quelques dates

- 1940:— En France, le maréchal Pétain demande l'armistice et Charles de Gaulle se réfugie à Londres d'où il lance un appel au peuple français. La résistance s'organise.
- Les Soviétiques occupent les Pays baltes, la Bessarabie, la Bukovine et une partie de la Pologne. Des déportations massives vers la Sibérie commencent.
- En Afrique, l'armée italienne attaque la Somalie et la Libye.
- Londres est bombardé. Le Premier ministre, Winston Churchill, promet aux Britanniques qu'ils se battront jusqu'au bout et que le pays ne sera pas envahi. Il tiendra parole, malgré les V-1 et les V-2.
- Canada: Les soldats du contingent canadien outre-mer qui ont débarqué le 17 décembre 1939 à Greenock, sur l'estuaire de la Clyde, s'entraînent en Angleterre.
- 1941:— Adolf Hitler attaque l'URSS.
- Les Américains votent la Loi de prêt-bail afin de fournir aux Soviétiques les vivres et les armements dont ils ont un urgent besoin. Pour la première fois dans l'histoire du monde, une forme de solidarité apparaît entre les capitalistes et les communistes, ce qui force la propagande soviétique à retravailler l'ensemble des thèmes traités dans les journaux. L'armée allemande arrive aux portes de Moscou.
- Les États-Unis entrent en guerre contre l'Allemagne, l'Italie et le Japon.
- Le 7 décembre, la flotte américaine est en partie détruite par les Japonais à Pearl Harbor.
- En Libye (dirigeant actuel, le colonel Kadhafi), c'est l'offen-

A.P.

« Ici Londres, ici Londres... »

Dans les pays libres qui continuaient à combattre, la guerre avait un visage différent que dans ceux qui étaient occupés. Malgré les bombardements, le rationnement et les drames des familles dont les fils partaient au front, ils n'avaient pas connu l'arbitraire, les tortures, les exécutions et les déportations dans les camps de concentration. La liberté est la plus précieuse des denrées et seuls ceux qui ont été obligés de subir la présence sur leur sol des soldats ennemis connaissent sa valeur absolue.

« Ici Londres, ici Londres, vous allez entendre maintenant l'émission quotidienne de la B.B.C. »

Il fut une époque où cette voix de la capitale britannique était un appel de ralliement et une promesse que la guerre se terminerait par la victoire du « bien » sur le « mal », des démocraties libérales sur les dictatures, la disparition du fascisme et l'avènement d'un monde meilleur. Jeunes et vieux, femmes et hommes, étaient prêts à sacrifier leur vie pour cet avenir-là! Pour eux la Grande-Bretagne demeurait la forteresse ultime, seule capable de résister et de recevoir ceux qui tenaient à se battre pour la liberté.

Après la défaite et la capitulation de la France, des milliers de soldats et d'officiers, des civils et des messagers clandestins de l'Europe de l'Est, affluaient à Londres. Certains ont pu partir au dernier moment, quand les troupes allemandes avançaient vers Dunkerque, lieu d'embarquement. D'autres sont passés, après 1940, par l'Espagne et par la Suède. En chemin, ils vivaient des aventures rocambolesques qui, la perspective de temps aidant, paraissent incroyables. Cachés dans les soutes des bateaux, dans les compartiments à bagages des avions, ou dans des barques à rames, ils réussissaient à traverser le canal de la Manche, se présentaient dans les bureaux de l'armée et demandaient à être mobilisés, afin de retourner se battre pour la cause commune. Les Allemands avaient beau s'acharner et bombarder jour et nuit la capitale britannique, c'est là que s'organisaient les gouvernements en exil, dont celui de la Tchécoslovaquie, de la Pologne et de la France libre, qui avaient des fonctions vitales. Ils assuraient le commandement des unités armées qui combattaient aux côtés de l'armée britannique et, plus



Le 7 septembre 1940, les Allemands commencent à bombarder Londres. Hitler voulait ainsi préparer les Britanniques en vue d'un débarquement qu'il n'a jamais pu réaliser. Cette photo fait voir des ruines dans la rue Bruton, dans le chic quartier ouest.

tard, des forces canadiennes et américaines, tout en maintenant le contact avec les maquisards de leurs pays occupés, cette armée d'ombres qui n'avait ni uniformes, ni pensions et dont la

seule récompense consistait dans le droit de ne pas demeurer passive face à l'arbitraire.

« Ici B.B.C. Londres, la tante Sophie va rendre visite à sa nièce... »

Les messages codés avaient souvent une lourde signification. Tantôt on annonçait ainsi qu'un avion lancerait des parachutistes au-dessus de la France occu-

Quelques faits, quelques dates

sive britannique contre le maréchal Rommel qui, deux ans plus tard, fera partie des conjurés. L'attentat raté contre Hitler entraînera son arrestation et son suicide sur l'ordre du Führer.

— A Londres, création des gouvernements en exil, polonais et tchèque et du Comité national de la France libre. Ils établissent des contacts avec les maquis et assument le commandement des formations qui combattent auprès des alliés dont l'armée Anders et l'armée Maczek pour les Polonais.

— Canada: Création du 1er Corps de l'armée canadienne qui s'entraîne en Grande-Bretagne. Le détachement envoyé à Spitzberg, au-delà du cercle polaire arctique, détruit les postes de la météo et de radio qui ne doivent pas tomber entre les mains des Allemands. Des sapeurs-mineurs consolident les défenses à Gibraltar.

— En Extrême-Orient, à Hong Kong, les deux bataillons de la brigade canadienne sont décimés par les Japonais. Ceux qui sont faits prisonniers de guerre meurent pour la plupart dans les camps japonais dont les conditions de vie sont similaires à celles des camps de concentration.

1942:— Débarquement allié en Afrique du Nord.
— Bombardements alliés en Allemagne.
— Début de la bataille de Stalingrad en URSS.

— A Varsovie, la situation des juifs enfermés dans des ghettos s'aggrave. Prises d'otages et exécutions publiques des prêtres et des résistants polonais.

— Canada: Le 19 août, les troupes compo-

→
pée et tantôt que le message transmis par l'Armée de l'Intérieur (A.K.) de la Pologne avait été bien reçu. L'étrange pouvoir de la radio, à travers laquelle on communiquait dans la langue du pays par-dessus des distances qui étaient alors infranchissables, est difficile à comprendre aujourd'hui, mais il est certain qu'à l'époque les émissions de la B.B.C. déplaisaient souverainement aux occupants.

Le N.K.V.D. entraînait dans les maisons et démolissait les postes dont la possession était interdite,

la Gestapo interdisait l'écoute des stations étrangères et brouillait les ondes tout en pourchassant ceux qui avaient des postes émetteurs. Sa technique était sophistiquée et, hélas, assez efficace. Des voitures spécialement équipées patrouillaient et capturaient la présence de l'émetteur, situaient l'endroit où il se trouvait et les S.S. complétaient l'opération en y faisant une descente. Ceux qui ont été arrêtés ainsi ont été souvent torturés par la Gestapo qui cherchait à obtenir les noms de leurs camarades, ou le code. Héros de l'ombre ils disparaissaient, mais d'autres reprenaient leur place auprès des postes émetteurs afin d'informer les alliés sur les mouvements des troupes, les transports de l'équipement et les sabotages dont l'intérêt stratégique était parfois vital.

À un moment donné, à Varsovie, un des lieutenants de l'A.K. a eu la brillante idée d'installer des postes émetteurs dans les cimetières. Cachés dans les tombes ils étaient bien plus en sécurité que dans une maison ou un appartement et il s'agissait juste d'y parvenir sans être suivi. Des jeunes exécutaient souvent ce travail qui était plus facile que le maniement des ordinateurs d'aujourd'hui.

Par une belle nuit d'été deux maquisards devaient se rendre au cimetière, mais l'un d'eux ayant été arrêté la veille, l'autre, une très jeune fille, y alla toute seule. L'émission des messages terminée, elle entendit un bruit suspect. Il n'y avait personne autour. Pas de manteaux de cuir des agents de la Gestapo, pas d'uniformes, juste des croix, des tombes et une chapelle au bout. On a beau savoir que les spectres des défunts ne hantent pas la planète Terre, on se laisse quand même impressionner! La jeune fille s'était mise à courir sur la route et tomba nez à nez avec une patrouille.

Dans les années de guerre les enfants ne se promenaient pas seuls après la tombée de la nuit et cela avait paru suspect aux policiers. Le hasard, les coïncidences ont plus d'importance parfois que la logique cartésienne. Une femme âgée passait justement sur l'autre côté de la chaussée et sans réfléchir la fille courut vers elle en l'appelant sa tante. La femme avait compris. C'était l'épouse du gardien du cimetière. En échange de ce service elle demanda seulement au jeune soldat de la liberté le résumé des dernières nouvelles transmises par la B.B.C. En principe elle ignorait l'existence du poste, mais en pratique elle la connaissait. C'était cela, entre autres, la complicité chaleureuse de tout un peuple...

«Ici Londres, ici Londres, répondez, ici Londres...»

À Prague, comme à Budapest, à Varsovie, comme à Paris, les voix des speakers étaient celles d'amis très chers. C'étaient eux

qui avaient annoncé le débarquement allié, les défaites allemandes, le début de la grande offensive et les bombardements de Londres. C'est de là que provenaient les renseignements sur la marche de l'histoire du monde, bons et mauvais, encourageants ou décevants. La B.B.C. de Londres ne mentait pas!

Il y avait aussi la musique, les chansons folkloriques qui avaient leur signification particulière, connue uniquement des initiés, puis, parfois, les appels

de l'Intérieur (A.K.) communiqua la nouvelle à Londres. Ensuite ce furent de longues consultations codées, mais la mission s'organisait déjà à Brindisi, en Italie. À la fin de juillet, un Dakota atterrissait dans un champ noyé par la boue, s'enfonça, faillit ne plus repartir, fut poussé par les paysans et décolla finalement avec à son bord les morceaux de la fusée V-2 et les rapports des ingénieurs qui avaient réussi à les examiner afin de gagner du temps.



À Prague, comme à Budapest, à Varsovie, comme à Paris, les voix des speakers de la B.B.C. étaient celles d'amis très chers. Ces émissions déplaisaient souverainement aux Allemands, qui à une époque occupaient tout le territoire en noir.

des êtres chers qui s'appliquaient à rassurer leur famille sur leur sort. Des appels qui devenaient pathétiques quand ils s'adressaient aux parents déportés, emprisonnés ou enfermés dans un ghetto...

Les maquisards qui émettaient en direction de Londres ne se doutaient pas de l'importance de leurs messages et pourtant certains pouvaient influencer l'issue de la guerre. Un seul exemple puisé dans le livre de Tadeusz Wyrwa «La résistance polonaise et la politique en Europe» (Éd.: France-Empire, 1983) suffit pour l'illustrer. Cela se passait au mois de juin, en 1944, quand les fusées allemandes V-1 tombaient sur Londres. La propagande allemande annonçait la fabrication d'une nouvelle arme, encore plus puissante, les V-2. Les paysans polonais trouvèrent près de Sarnak, petite localité difficile à retracer sur les cartes du monde, un projectile qui n'avait pas explosé. Ils le cachèrent dans les marais et l'Armée

Aujourd'hui, quarante ans après, les émissions de la B.B.C. de Londres existent toujours en plusieurs langues. Soigneusement brouillées, elles parviennent quand même dans tous les pays du bloc y compris l'U.R.S.S. et sont très écoutées parce que comme hier, comme pendant la guerre, la B.B.C. ne ment pas et répond aux attentes de ceux qui l'écoutent. Quand en 1980 le mouvement Solidarité explosait à Gdansk, la censure s'appliquait à ne pas laisser les nouvelles se répandre au-delà des limites de la ville. À Varsovie, à Prague, à Budapest et à Moscou, c'était la B.B.C. qui rapportait l'événement et commençait à rendre le nom de Lech Walesa célèbre!

Pour tous ceux qui ont gagné la guerre sans gagner la paix telle qu'ils la voulaient, la B.B.C. continue ainsi d'être une sorte d'oxygène qui permet de respirer plus librement malgré la propagande et les contrôles...

A.P.

Quelques faits, quelques dates

sées de 6 000 hommes, dont 5 000 Canadiens, tentent un débarquement à Dieppe. L'opération échoue et les pertes canadiennes, parmi lesquelles celles des Fusiliers Mont-Royal, s'élèvent à 3 367 hommes dont 946 sont faits prisonniers.

1943:— Débarquement allié en Sicile, démission de Benito Mussolini, capitulation de l'Italie, où l'armée allemande continue à défendre le chemin de Rome.

— En URSS, victoire de Stalingrad et début de la retraite de l'armée allemande.

— Soulèvement du Ghetto de Varsovie auquel les maquisards polonais fournissent les armes.

— Découverte dans le village de Katyn, près de Smolensk, des corps de 4 500 officiers polonais fusillés par les Soviétiques. Création d'une commission d'enquête neutre. Rupture des relations diplomatiques entre le gouvernement soviétique et le gouvernement polonais de Londres.

— Conférence de Téhéran.

— Canada: L'armée canadienne participe à la campagne d'Italie. Le capitaine Paul Triquet du Royal 22e Régiment remporte la première Victoria Cross décernée à un Canadien au cours de la Deuxième Guerre mondiale.

1944— Bataille de Monte Cassino et prise de Rome par les armées alliées. L'armée polonaise du général Anders reçoit du président Roosevelt la décoration du Legion of Merit.

— En Allemagne, échec du coup d'État des généraux contre Hitler. Les bombardements alliés détruisent les objectifs militaires et plusieurs villes.

— Débarquement allié en Normandie et libération de Paris.

— Le général Patton, qui commande la IIe armée américaine, arrive à Metz et avance jusqu'en Tchécoslovaquie. Contrairement à l'avis de Churchill,

plus

Éditeur
Roger D. Landry

Coordination
Paul Longpré

Responsable
des chroniques:
Pierre-Paul Gagné
Tél.: (514) 285-7070

Page couverture:
Phototèque LA PRESSE

Mise en page:
Jacques Gagnon
Fernand Marcotte

Collaboration

Philippe Barbaud
Jean Basile
Berthio
Jean-François Doré
Claire Dutrisac
Serge Grenier
Gérard Lambert
Yves Leclerc
Marie Lessard
Mario Masson
Alice Parizeau
Simone Piuze

Toronto Michel Labrecque
Vancouver Daniel Raunet
Moncton Achille Michaud
Mexico Francis Pisani
Managua Jacques Lemieux
San Salvador Édith Coron
Paris Jean-François Lisée
Rome Jean Lapierre
Bruxelles Claude Moniquet
Genève Angelica Roget
Chypre Robert Pouliot
Tokyo Huguette Laprise
Taiwan Jules Nadeau

Publicité

Responsable
des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

Secrétariat
Micheline Perron
Tél.: (514) 285-7319

« Vivre librement dans un pays libre, sait-on ce que c'est ? »

Li servit outre-mer, en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande et en Allemagne, il a reçu plusieurs décorations, dont la plus haute distinction polonaise, la médaille Virtuti Militari, la Croix de guerre de France et la Croix de guerre de Belgique et il a été grièvement blessé lors de la bataille du Rhin. Cela s'est passé en 1945, mais les traces sont restées. Le colonel Sévigny évite d'en parler. Quand il se lève de son fauteuil cependant, quand il traverse son cabinet de travail, inondé de soleil, on remarque qu'il boite.

« Il faut que le sacrifice de toute une jeunesse combattant pour le droit, la justice, la liberté, reste gravé dans les mémoires... On doit se souvenir de cette guerre... », a-t-il écrit dans son très beau livre « Face à l'ennemi » (Éd. Beauchemin, 1946) pour lequel il a reçu en 1950 le prix de l'Académie française. « Le jour viendra-t-il jamais où l'humanité verra la lumière et appliquera sa science à construire au lieu de détruire? La bombe atomique sera-t-elle cette arme assez puissante pour empêcher les guerres?... »

— L'histoire se répète-t-elle, mon colonel?

— Plus qu'on ne le pense. Et c'est pour cela sans doute qu'il est si important de comprendre...

— Comprendre les leçons de l'histoire?

— Oui. Les causes des conflits tout d'abord. La Dernière Guerre mondiale était dominée en fait par la recherche du pétrole. On parlait d'idéologies, mais Mussolini avait lancé ses troupes dans le désert de l'Abyssinie en espérant y trouver du pétrole. Adolf Hitler, pour sa part, a attaqué la Russie pour s'emparer de ses gisements. Ceux de la Roumanie ne suffisaient pas à ses besoins. En 1944, lors de la bataille des Ardennes, la Wehrmacht ne pouvait plus avancer parce que les réservoirs de ses chars et de ses camions étaient vides. C'était aussi simple et aussi absurde que cela. L'escalade, la crise économique, la mobilisation massive, l'explosion. Et puis, l'engrenage qui impose la nécessité de s'enfoncer de plus en plus loin, une sorte de fuite en avant...

— Une nouvelle guerre conventionnelle est-elle possible?

— L'histoire se répète continuellement sous nos yeux, mais nous ne sommes pas plus intelligents aujourd'hui que nous l'étions il y a quarante ans. Nous continuons à nous gargariser de mots ou de slogans. En fait les essais et les expériences limitées se multiplient. Le Vietnam et

l'Afghanistan en sont des exemples. Il y a aussi le Moyen-Orient... Des petits pays bâtissent des machines militaires, instaurent des dictatures, oublient les intérêts vitaux de leurs populations, puis attaquent au nom d'une prétendue idéologie. C'est cela, entre autres, le mécanisme le plus élémentaire du déclenchement des conflits armés. Ajoutez les visées impérialistes, la propagande et l'image sera complète!

— Nous avons quand même évolué en quarante ans.

— Je n'en suis pas si sûr. Le plus bel exemple du fait que l'humanité ne cesse de préférer des illusions aux réalités, c'est celui des deux dernières guerres mondiales. En 1918, on disait: « Plus jamais l'hécatombe de Verdun. » Sur 9 millions d'habitants, le Ca-

nada avait perdu dans l'aventure 70 000 hommes et 400 000 autres avaient été grièvement blessés. Parmi ceux qui sont revenus au pays il y avait des victimes des gaz. Des jeunes gens qui ne pouvaient pas et ne pourraient jamais plus respirer normalement. Vingt ans plus tard pourtant, les vaincus de 1918 attaquaient à nouveau. L'Allemagne hitlérienne voulait prendre sa revanche. L'Occident n'était pas prêt à assurer sa défense. Au Canada ce fut la mobilisation! Un million d'hommes sous les drapeaux, pour un pays qui ne comptait au total que vingt millions et qui n'était pas impliqué directement dans le conflit, c'est beaucoup!

— Sommes-nous menacés désormais par un conflit atomique?



Le « capitaine » Pierre Sévigny, de Québec, qui avait été décoré plus tôt de la croix de la vertu polonaise, est ici félicité par le lieutenant-colonel Paul Triquet, V.C., de Cabano.

— Lors de la Deuxième Guerre mondiale, personne n'a osé utiliser les gaz, parce qu'on n'avait pas oublié ce que cela avait signifié au cours de la première. On sait que la bombe atomique peut fendre le monde en deux et entraîner la disparition de la vie sur cette planète terre. Qu'on le veuille ou non, nous sommes tous beaucoup trop attachés à la vie pour prendre un risque pareil. Le conflit atomique n'aura pas lieu. Il est impensable. Mais en revanche, il y a d'autres phénomènes dont nous devons prendre conscience parce qu'ils sont relativement nouveaux.

— Peter Newman a intitulé son livre « Un pays sans défense » (Éd. Primeur Inc., 1983); croyez-vous que c'est cela le Canada?

— En principe, nous avons une position privilégiée par le simple fait de notre situation géographique. Sur le plan stratégique le pays peut sembler inattaquable et protégé par surcroît au sud par nos voisins et amis, les Américains. De nos jours, cependant, une attaque soviétique est concevable du côté du Grand Nord, leurs bombardiers peuvent passer au-dessus de l'Arctique. Leurs sous-marins, accoster à Terre-Neuve. À l'opposé, un débarquement éventuel paraît problématique pour des raisons climatiques. Les sous-marins ne peuvent pas transporter assez d'hommes et une armée qui devrait passer par l'Arctique aurait besoin d'un équipement particulièrement sophistiqué, juste pour se protéger contre les froids extrêmes. Quoi qu'il en soit, le danger des bombardements ennemis demeure évident. Il y a plus! Nous avons été obligés d'intervenir en Europe à deux reprises, sans être ni consultés au préalable ni vraiment prêts à le faire. Désormais, en tant que membre de l'OTAN, nous devons jouer pleinement notre rôle pour que l'histoire ne puisse pas se répéter une fois de plus.

— C'est un problème de budget, de la récession économique, ou des mouvements pacifistes qui s'appliquent à rendre toute mesure préventive impopulaire?

— Je crois que le monde se modernise, mais l'esprit humain ne change pas. Les gens de chez nous sont moins naïfs aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a quarante ans, mais cela ne suffit pas. Qu'est-ce qui caractérisait les motivations en 1939? Du côté du Canadien français, le culte de la France, développé surtout chez les intellectuels. Dans le

Quelques faits, quelques dates

le président Roosevelt lui ordonne de s'arrêter pour laisser passer l'Armée Rouge.

— Troubles en Grèce et intervention éclair de l'armée britannique qui empêche l'entrée des Soviétiques.

— L'insurrection de Varsovie. Malgré les interventions de Churchill et de Roosevelt, l'Armée Rouge attend passivement dans les faubourgs la fin du drame. Il coûte la vie à 250 000 insurgés, 700 000 personnes sont déportées et la ville est détruite. Le total des pertes subies en Pologne sous l'occupation allemande et soviétique s'élève à 8 millions de vies humaines, dont 3 millions de juifs.

— Canada: La 1^{re} et la 5^e divisions canadiennes participent à l'offensive en Italie, puis c'est la campagne de France.

1945:— Conférence de Yalta.

— Fondation des Nations unies à San Francisco.

— Le président Truman succède au président Roosevelt.

— En Allemagne, les Alliés franchissent le Rhin et arrivent à Hanovre.

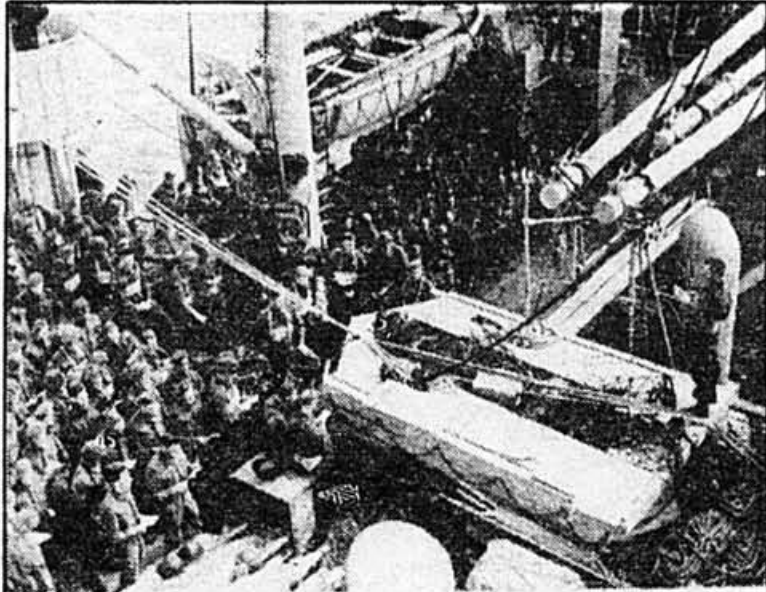
— L'Armée Rouge occupe Varsovie, Budapest, Vienne et Berlin.

— Bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki et capitulation du Japon.

— Canada: Aux Pays-Bas, l'armée canadienne parvient à éviter l'interruption des digues provoquée par l'armée allemande en retraite et à sauver des milliers de civils. En signe de reconnaissance, chaque année des milliers de plants de tulipes, envoyés par la Hollande, fleurissent jusqu'à nos jours à Ottawa.

Adolf Hitler et Eva Braun se suicident. Sept jours plus tard, le 7 mai, l'armée allemande, la Wehrmacht, capitule à Reims, puis à Berlin. □

« Le monde se modernise, mais l'esprit humain ne change pas »



La plus grande opération combinée de tous les temps, l'invasion de la Normandie, a été remarquable pour le Canada dans ce sens que les trois Armes canadiennes ont combattu ensemble pour la première fois. Les soldats de notre 3e Division occupèrent le milieu de la scène, appuyés par les escadrons de bombardiers et de chasseurs de l'ARC, les dragueurs de mines de la MRC qui nettoyaient la mer et les canons navals qui, eux, nettoyaient les plages. Il faut aussi mentionner les barges de la MRC qui ont permis à une partie de la Division canadienne d'assaut de débarquer. En haut à gauche : pendant la traversée de la Manche, les soldats prennent un moment pour prier; en haut à droite : rassemblement des hommes et du matériel sur le rivage, après l'assaut initial; en bas, à gauche : des blessés attendent d'être évacués; en bas, à droite : des civils français accueillent leurs libérateurs canadiens.



photos Défense nationale

→ petit peuple l'influence du clergé consistait, entre autres, à créer une certaine méfiance à l'égard de nos cousins d'outre-Atlantique. En ce qui a trait au Canada anglais, l'attachement aveugle à la Grande-Bretagne était de règle. On voulait défendre la mère patrie coûte que coûte. Mais peu importe cet esprit de « deux solitudes »! Ce que nous avons en commun, c'était l'incompréhension totale des enjeux véritables. Pour nous, l'Allemagne était un pays belliqueux, certes, mais que nous avions quand même vaincu lors de la Première Guerre mondiale. En ce qui concerne Benito Mussolini, il était plutôt populaire, en raison des mesures économiques qu'il avait imposées en Italie. Le corporatisme à l'italienne nous paraissait intéressant et notre clergé était d'accord. En fait les gens s'enrôlaient comme volontaires pour des raisons économiques. C'était la crise. Dans l'armée, le gîte et

le couvert étaient assurés et la famille pouvait compter sur une bonne solde.

— Ce ne fut pas votre cas, alors pourquoi êtes-vous parti?

— Oh, c'est une longue histoire. J'avais vingt ans, je voulais être pilote, j'ai été refusé à cause de mes migraines, et c'était humiliant. À vingt ans on rêve d'aventures, on ne sait trop où se situe la limite de nos horizons et on ignore le danger. En 1940, après la capitulation de la France on commença à craindre la défaite de l'Occident. Dans les journaux, à la radio, on ne parlait pas beaucoup des juifs, mais j'étais frappé par les nouvelles selon lesquelles en Belgique les Allemands traitaient d'une façon particulièrement cruelle les enfants. J'étais indigné, enragé et je me sentais concerné. En fait j'ai découvert le sens de cette guerre plus tard, quand je m'entraînai en Grande-Bretagne avec les troupes polonaises.

Les Polonais se battaient pour une cause. En 1943, cette cause était celle de la démocratie, de la liberté, du rejet des totalitarismes sous toutes leurs formes. Elle est devenue la mienne!

— Qu'avez-vous pensé alors de la crise de la conscription qui agitait les esprits au Canada?

— Qu'elle était une preuve d'ignorance. En 1944 l'armée allemande était battue. Ce n'était plus qu'une question de temps. Mais chez nous, les politiciens continuaient à répéter qu'on risquait de perdre la guerre. Plus encore, deux divisions, 16 000 hommes, avaient été enrôlés et on les avait expédiés, sans les former, en Grande-Bretagne. Que vouliez-vous qu'on fit de ces gens-là, dans un conflit où l'armement était déjà assez sophistiqué? où il fallait savoir l'utiliser sous peine de provoquer des hécatombes?

Peut-on empêcher l'histoire de se répéter?

— Aujourd'hui, quarante ans plus tard, peut-on empêcher l'histoire de se répéter?

— Le pays a changé. Au Québec, on peut faire sa vie en français. Certains mythes sont morts. Mais comprend-on mieux qu'en 1939 les enjeux de la survie de la civilisation de l'Occident? Je n'en suis pas sûr. On est d'accord pour que les jeunes disposent de plus de libertés que ce ne fut mon cas, quand j'avais vingt ans, mais on ne parvient pas à leur expliquer le sens et la valeur de ce qu'ils ont, ni de ce dont ils disposent. Ils ignorent la véritable signification et le prix de ce qu'ils possèdent. Ce droit de vivre librement dans un pays libre n'est pas donné à tous, bien au contraire, rares sont les peuples qui ont pu l'obtenir. À mon avis, cette forme d'incompréhension ou d'ignorance est très grave. Il faut absolument qu'on réalise que nous avons quelque chose à défendre, quelque chose d'infiniment précieux pour tous et pour chacun. Un éclatement, un conflit, une nécessité absolue de défendre nos valeurs, notre acquis culturel, impliquent une réaction qui doit être basée sur des motivations profondes, viscérales, sinon cela ne sera que désordre et débandade. C'est ça la grande leçon de l'histoire qu'on doit retenir, selon moi, en cette fin du XX^e siècle.

Le gros chien vient se coucher devant le bureau du colonel Sévigny. Dehors il fait beau, c'est le printemps et la guerre paraît très loin, comme si elle ne pouvait concerner que les autres, ceux qui vivent ailleurs. Sommes-nous vulnérables? Sommes-nous devenus un pays sans défense? Québec peut-il être menacé par une attaque, qui, comme le froid, viendrait cette fois-ci du Nord?

La leçon de l'histoire impose souvent des questions auxquelles on trouve des réponses quand il est généralement trop tard déjà pour éviter le pire...
A.P.

« À l'heure de la victoire, je rentrais à Berlin... »

Mai 1945, l'heure des comptes, du suicide d'Hitler et de la capitulation de son armée! Les vainqueurs et les vaincus se réveillent après un cauchemar qui a duré cinq ans.

(Entrevue exclusive avec Martin Gray)

Il y a en lui une sorte d'éternelle jeunesse qu'on retrouve chez ceux qui dominent leur présent et ne craignent pas l'avenir parce qu'ils ont vécu dans leur passé des drames plus lourds que tout ce qui pourrait encore se produire dans leur vie. Assis sur le bord de son fauteuil, Martin Gray fouille dans ses souvenirs.

Le Plus: — Est-ce qu'il faisait beau ce jour-là?

— Beau? s'étonne-t-il, comme si cet adjectif était dépourvu de sens. La fumée cachait le ciel, nous marchions entre les maisons en flammes, nos pieds s'enfonçaient dans la boue et dans les cendres. Le bruit des tanks et des camions dominait celui des coups de feu.

— Vous faisiez partie des conquérants pourtant...

— J'avais vingt ans, j'étais officier de N.K.V.D., le seul Polonais qui n'a pas hésité à rejoindre leurs rangs et de partir avec eux de Lublin à Berlin.

— Soif de vengeance pour la mort des vôtres, pour le camp de Tremblinka et pour le Ghetto de Varsovie?

— Je voulais être en première ligne... Une fois arrivé à Berlin j'avais la mission de «nettoyer le terrain des indésirables», comme on disait à l'époque, et les indésirables c'étaient tous les survivants âgés de moins de quarante ans. Les jeunes surtout, les enfants de quatorze et de quinze ans des formations de Wer Wolf. L'armée hitlérienne les avait utilisés pour faire du sabotage derrière les lignes alliées. À défaut d'hommes valides, on avait enrôlé ces adolescents qui avaient juré fidélité au führer et qui s'étaient battus pour lui jusqu'à la fin. J'avais tous les pouvoirs et surtout celui de tirer et de tuer, d'arrêter et de torturer. C'est étrange! J'ai été envoyé au camp de concentration de Tremblinka où j'ai vu mourir mes proches, je me suis évadé, je suis retourné dans le Ghetto de Varsovie et je me suis sauvé à nouveau après sa liquidation pour rejoindre le maquis polonais. J'ai vu des scènes atroces doublement tragiques pour moi qui était à la fois Polonais et juif. Je haïssais les Allemands, la Gestapo, les

S.S., les Hitler Jugend et les femmes en uniforme, cruelles et déchainées. Pourtant en ce printemps de 1945, à Berlin, je n'ai pas pu me venger. Derrière les visages des Allemands que je pouvais et devais exterminer, conformément aux ordres, il y avait ceux de mes frères. Ce n'étaient plus pour moi des anciens bourreaux, mais des êtres humains démunis et affamés. J'ai vu les ruines de Varsovie, de Prague, de Szczecin, de Francfort sur-l'Oder, je conduisais des camions Zis et des jeeps américains, j'étais armé et à vingt ans la haine et le pouvoir sont des drogues très fortes. Je parlais bien l'allemand, le colonel Krajniw m'avait donné carte blanche et moi je ne parvenais pas à fusiller les vaincus au nom de la victoire. Collectivement ils étaient des coupables, individuellement ils n'étaient plus pour moi que de pauvres bougres.

— Où était stationnée votre formation du N.K.V.D.?

— On couchait dans les voitures ou sous les tentes, comme ça, dans les rues de Berlin dont certaines ressemblaient à un désert. Qu'est-ce que signifiait au fond cette victoire? Les soldats soviétiques forçaient les portes des couvents, violaient les religieuses, pourchassaient les filles qui se cachaient dans les caves en ruines et tuaient. Était-ce leur façon de prouver que Dieu n'existe pas? Moi, je ne cessais de me poser la question où était la différence entre eux et les nazis et cela était particulièrement pénible parce que j'étais communiste à l'époque et je croyais que c'était une idéologie capable de rendre le monde meilleur. J'arrêtais les officiers des S.S. et je les conduisais en prison. C'étaient des vrais criminels de guerre, mais je n'avais pas envie d'exercer le rôle de justicier. Les tuer était inutile, sinon stupide. Il me semblait qu'il fallait qu'on les juge publiquement afin qu'on sache et qu'on comprenne enfin les mécanismes de la cruauté et de la bestialité des hommes.

— Pourquoi cette philosophie chez un garçon de vingt ans entouré de camarades soviétiques qui ne réagissaient pas de la même manière?

— À cause de mon père sans doute. Cet homme m'avait enseigné une éthique de l'existence et m'avait inculqué l'idée que quoi qu'il advienne il ne faut jamais la trahir, dévier, se laisser emporter par la haine, ni imiter l'exemple de ceux qui veulent l'assouvir, sous peine de ne plus mériter d'être un humain. La route était

jonchée de cadavres, moi je préférais escorter mes prisonniers jusqu'au lieu de leur détention. C'était ma conception de la justice et cela me permettait d'être en paix avec moi-même.

— Vos supérieurs appréciaient-ils votre conduite?

— Je ne sais pas. Les Soviétiques m'ont quand même décoré, bien des ma «performance» devait sembler piètre aux officiers du N.K.V.D. Dès le début de mai j'ai été envoyé à Buck, une ville proche de Berlin, où le corps d'Adolph Hitler avait été transporté. J'étais affecté au service de garde de ce corps et de celui d'un autre qu'on croyait alors être la dépouille de Martin Borman. Ensuite, de Chemnitz, aujourd'hui Marxstaad, via Lipsk, je suis arrivé à Doubeln où j'ai été chargé des interrogatoires des jeunes. Ils étaient plus de 600 enfants et adolescents pour la plupart. Je posais des questions déjà imprimées sur les formulaires. Je ne savais pas s'ils étaient innocents ou coupables ces filles et ces garçons enrôlés dans les formations chargées de la diversion, juste au dernier moment, vers la toute fin de la guerre quand les adultes comprenaient déjà que l'Allemagne fasciste était perdue.

Pour ne pas penser, je buvais sec. Je voulais retourner en Pologne, oublier le N.K.V.D. et l'Armée rouge, obtenir un transfert, mais c'était difficile. Dans le maquis polonais j'ai eu comme commandant Mieczyslaw Moczar. Depuis, il est devenu peut-être un autre, mais à l'époque il était brave, courageux jusqu'à l'absurde et il a été bon pour moi. C'était un vrai chef et je l'admirais. Je ne pouvais compter sur personne d'autre que lui. Il fallait le rejoindre et demander son intervention auprès de mes supérieurs soviétiques... Compte tenu de la censure et des contrôles ce fut un tour de force, mais peu après j'ai été convoqué par le général soviétique dont je relevais. Il m'offrit le choix: rejoindre la formation de Moczar en Pologne, ou aller étudier à l'école militaire de Moscou. J'ai répondu que malgré mon rang de capitaine de l'Armée rouge, mes décorations de l'Étoile rouge et de l'Ordre d'Alexandre Newski, j'étais Polonais et je voulais retourner dans mon pays. J'ai eu droit à une voiture avec chauffeur qui m'a ramené à Berlin et à un permis de porter à nouveau des vêtements civils... Je n'étais plus communiste. Je venais de comprendre les mécanismes des régimes totalitaires et je ne cherchais qu'une seule chose: la liberté!



photo Denis Courville, LA PRESSE

« J'avais vingt ans, j'étais officier de N.K.V.D., le seul Polonais qui n'a pas hésité à rejoindre leurs rangs et de partir avec eux de Lublin à Berlin. »

— C'était quoi pour vous, la liberté?

— L'Amérique! Moi qui croyais que les Soviétiques voulaient sincèrement rendre à la Pologne son indépendance, après ces longues années d'occupation nazie, je savais désormais que ce n'était pas vrai. Dès lors il ne me restait rien d'autre que partir! J'ai trouvé un costume qui m'allait, j'ai laissé derrière moi mon uniforme et j'ai pris le métro. Une fois de plus je m'évadais! Je me souviens très bien que les stations de Berlin-Est étaient plongées dans une nuit totale, tandis que

dans la zone américaine, à Berlin-Ouest, elles étaient éclairées. Cela m'avait frappé comme une sorte de symbole.

— Après l'univers soviétique celui des alliés était-il si différent dans les ruines de la capitale allemande?

— Oh oui! Je n'étais plus le maître suprême par la grâce de l'uniforme du N.K.V.D. et de l'arme que je portais. Je n'avais plus de problème de conscience et je n'avais plus besoin de continuer à être hypocrite en jouant le jeu imposé par mes supérieurs. Je suis redevenu un individu, un ci-

vil, pauvre et seul, logé dans le camp des Displaced Persons. J'étais une «personne déplacée» de mon pays qui ne faisait pas partie ni des dominés ni des dominants. Nous étions bien nourris au camp. Des femmes allemandes venaient timidement demander de l'aide. Elles avaient faim, elles avaient des enfants et elles essayaient d'échanger ce qui leur restait encore contre des boîtes de conserves.

— Cela avait duré combien de temps?

— Je suis resté dans ce camp quelques mois. Il faisait beau et

« ... avec mission de nettoyer le terrain des indésirables... »

chaud. J'ai rencontré aussi un ami que j'ai connu autrefois et qui est actuellement à New York. J'ai pu à nouveau parler librement à quelqu'un. Les vainqueurs américains m'apparaissent, à moi et à mon ami, comme des gens aimables, humains et incapables de comprendre. En tant qu'officier du N.K.V.D. j'avais un statut. La preuve: j'ai été de garde lors d'une réunion de Staline avec le président Roosevelt et Winston Churchill. Pourtant, je n'ai pas pu continuer à croire comme eux dans la philosophie marxiste et j'ai dû dissimuler. Dans ce camp américain de Schlachtensee j'étais redevenu un suspect interrogé par des Allemands. Les Américains ne connaissaient que l'anglais et ne se rendaient pas compte de ce que pouvait signifier pour moi d'avoir à répondre à nouveau aux questions posées en allemand. Parfois, lors de ces interrogatoires, très polis pourtant et très civilisés, j'avais l'impression qu'on me considérait coupable d'avoir survécu. J'avais

trop de souvenirs et la sensibilité d'un écorché vif, j'étais prêt à collaborer, mais je refusais de me taire. J'avais confiance, je voulais aller en Amérique retrouver ma grand-mère, la seule de toute ma famille qui a pu être sauvée et je n'attendais que le moment du départ.

— Votre victoire personnelle ce fut cela, ce voyage vers le Nouveau Monde, libre, démocratique et qui vous paraissait ne pas être marqué par la guerre?

— Oui. Je me souviens très bien. Il faisait froid et la neige recouvrait les ruines, ou plutôt les espaces vides entre les maisons parce que les grandes avenues de Berlin-Ouest étaient soigneusement nettoyées et on avait réussi à enlever les traces des destructions. Noël approchait. L'année 1946 touchait à sa fin. En janvier, le bateau que j'avais pris à Brementhaven, le «Marine Marlin», passait devant la statue de la Liberté et accostait dans le port de New York. Je n'étais plus un vaincu, ni un vainqueur, mais un

immigrant prêt à recommencer sa vie à neuf.

— Vous m'avez dit que les premiers Américains que vous avez rencontrés ne comprenaient pas l'Europe? Est-ce que cela a changé selon vous?

Martin Gray hésite un instant, se cale dans sa chaise, sourit, puis se penche à nouveau vers moi et son visage très mobile devient grave.

— Tenez, je ne voulais pas vous en parler parce que c'est de l'actualité politique, mais il y a quand même un lien avec mes souvenirs du passé. Selon moi, le président des États-Unis ne devrait pas se rendre ni au cimetière de l'armée allemande, ni au camp de concentration de Dachau pour les victimes. On ne se réconcilie jamais avec les bourreaux et les tombes des officiers S.S. et de la Gestapo se trouvent parmi celles de la Wehrmacht, mais on n'a pas besoin non plus de se réconcilier avec les contemporains parce qu'ils n'y sont pour rien! Ce sont de faux symboles et il me semble

qu'il ne faut pas que l'histoire enregistre un pareil geste posé par un président des États-Unis. Ceci dit, le monde a changé et l'Amérique est plus proche aujourd'hui de l'Europe qu'il y a quarante ans. Ce qui demeure, par contre, c'est l'obligation de réexpliquer la cruauté absolue, afin que les gens n'oublient pas l'abjection dont peuvent être capables des êtres humains, enrégimentés, encadrés et fanatiques. C'est principalement cela qui nous concerne tous, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain...

Martin Gray s'en va. Il est tard. Le lendemain matin il quittera Montréal, ira à New York, retournera à Paris et s'enfermera finalement quelque part dans sa maison pour écrire un autre livre. C'est cela sans doute qui lui permet de ne pas être prisonnier de ses souvenirs tout en continuant à être fidèle aux siens, à ces héros et ces disparus qui quarante ans après hantent toujours notre mémoire.

A.P.



«Le plus grand danger... c'est l'isolationnisme américain»

— Winston Churchill

L'année 1941 est pour la Grande-Bretagne d'autant plus menaçante que les bombardements allemands se succèdent et que la défense s'organise avec un retard qu'il est difficile de rattraper. Le 22 juin, Hitler attaque son alliée, la Russie soviétique et son armée avance jusqu'à Moscou. Une fois de plus c'est le «blitzkrieg» et les Soviétiques se rendent par milliers. Il est évident que si l'U.R.S.S. ne parvient pas à se ressaisir et à lancer une contre-offensive, Hitler réalisera son objectif de domination du monde. Joseph Staline demande aux alliés «la création d'un deuxième front», Churchill ne cesse de réclamer l'intervention du président Roosevelt, mais les États-Unis continuent à demeurer neutres. Seule la Loi de prêt-bail américaine, votée le 11 mars en vue d'aider l'Angleterre, sera élargie éventuellement et permettra d'approvisionner l'U.R.S.S. par l'Arctique et via l'Iran, qu'on appelle encore la Perse. Le 7 décembre, cependant, une partie de la flotte américaine est coulée à Pearl Harbor, par les Japonais, les alliés du Grand Reich...

«Je me souviens des gens qui criaient dans la rue», écrit Pierre Salinger, dans son livre «Je suis un Américain» (Ed. Stock, 1975). Il se trouve alors à San Francisco, il a seize ans et il rêve de devenir journaliste. «Nous savions tous ce qui se passait en Europe, Hitler, l'invasion de la France, mais d'une certaine façon tout cela était lointain... Et voilà que, tout à coup, les États-Unis étaient en guerre... Le jour même de mon dix-septième anniversaire, je suis allé au bureau de la Marine pour m'inscrire. Et puisqu'on «pensait» à San Francisco qu'on va se réveiller un matin au bruit des bombardiers japonais venus détruire la ville, ou le port» Pierre Salinger, qui deviendra plus tard le célèbre journaliste connu en Europe comme aux États-Unis, va faire la guerre du Pacifique et raconter ses cruautés et ses drames avec une retenue très anglo-saxonne.

Le 7 décembre, les États-Unis et la Chine déclarent la guerre contre l'Allemagne, l'Italie et le Japon, puis c'est le début du réarmement.

En automne de 1942, l'Armée Rouge résiste à Stalingrad dont le siège va durer près d'un an et se terminera par l'encerclement

et la destruction des troupes du général allemand von Paulus. En Afrique, c'est la victoire d'El Alamein et des Britanniques sur le général Rommel, puis, au printemps, les forces franco-américaines libèrent la Tunisie. L'Allemagne bombardée commence à entrevoir le spectre de la défaite. La participation des

pas résister longtemps.

Parallèlement, le président Roosevelt prépare déjà l'après-guerre. Les discussions sur le sort de l'Europe se poursuivent lors des conférences de Téhéran et de Yalta, la diplomatie américaine est en train d'établir les fondements de l'Organisation des nations unies et les premiers

tes de Staline. Comble d'ironie, que l'Europe de l'Est ne cesse pas de payer quarante ans après, à Yalta, il fait confiance aux Soviétiques qui lui promettent qu'ils vont garantir dans leur sphère d'influence les élections libres et démocratiques. Cette clause de l'accord, restera lettre morte, mais aux yeux des

En Europe, comme dans le Pacifique, la guerre est terminée. À Nuremberg, on juge les criminels nazis, Winston Churchill parle pour la première fois du «rideau de fer» et à Prague, à Budapest, à Bucarest et à Varsovie en ruines, les Soviétiques établissent un ordre nouveau.

Dans Paris libéré, les G.I. de l'armée américaine lisent avec stupeur sur les murs les premières inscriptions «U.S. Go Home!» Ils essaient pourtant de fêter la victoire sans déranger les habitudes de la population et profitent uniquement de leur séjour dans la capitale française pour déambuler sur les Champs-Élysées en demandant délicatement aux belles filles: «Voulez-vous promener avec moi mademoiselle?»

Mais en Italie, comme en France on ne pardonne pas à ces grands garçons qui semblent venir d'une autre planète leur façon d'envahir les théâtres et les boîtes de nuit, de distribuer dans les rues aux enfants des oranges et des chocolats. En un mot, d'être riches dans une Europe ruinée par la guerre.

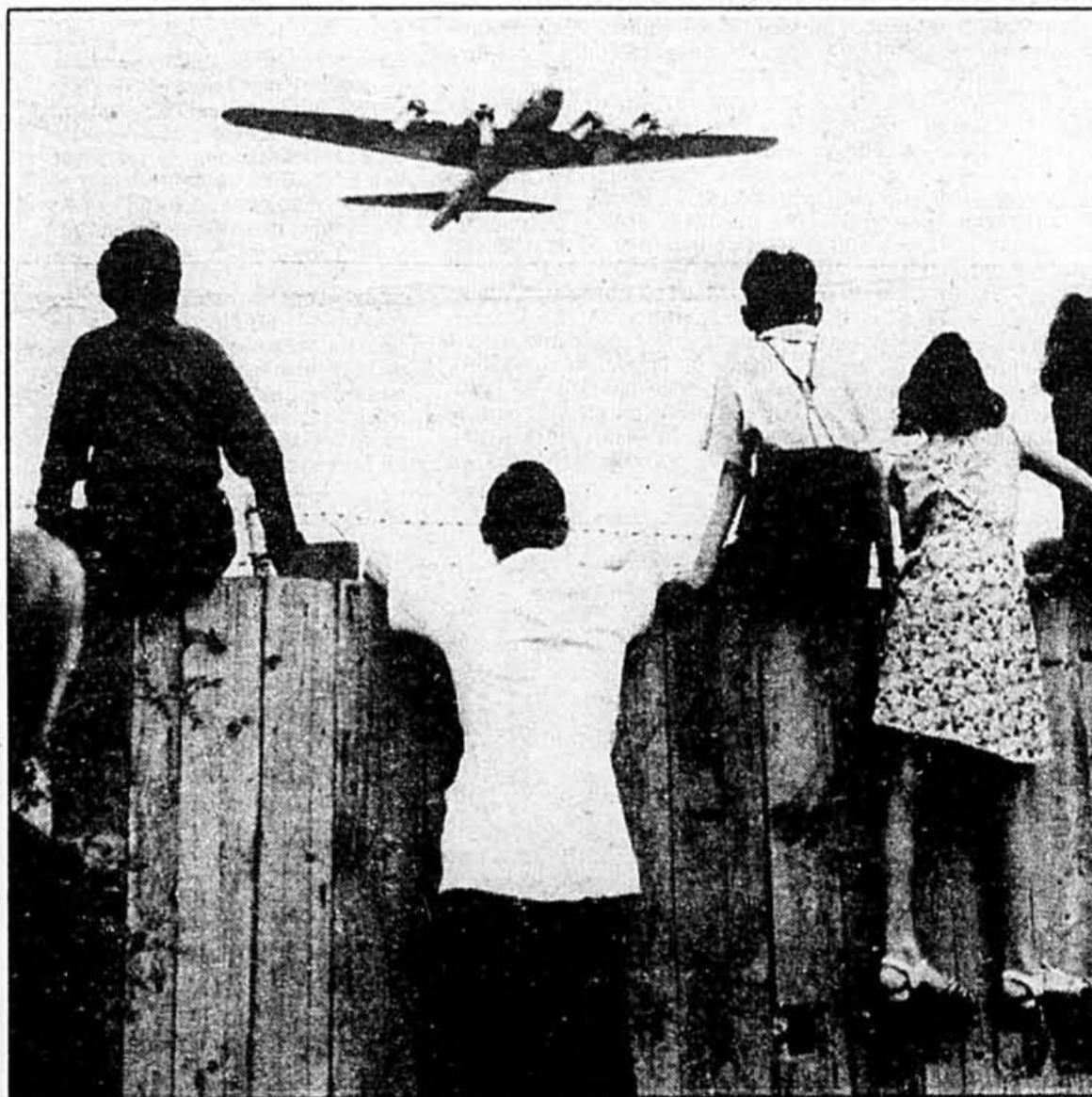
Il n'en reste pas moins que c'est un chef d'état-major, devenu secrétaire du Département d'État en 1947, qui va élaborer ce qu'on va appeler de son nom le plan Marshall. L'aide des États-Unis à l'Europe, visant à accélérer son relèvement économique sera dénoncée comme un moyen d'écouler dans les 16 pays concernés la production américaine, mais au fil des années on constatera ses effets positifs en comparant les progrès accomplis à l'Ouest et les retards qui s'accroissent à l'Est. Le plan Marshall demeure, dans l'histoire du monde, un exemple sans précédent de solidarité internationale...

Cela suffit-il pour préserver la paix?

«La coexistence pacifique, écrivait Léonid Brejnev, a été conçue pour assurer notre suprématie militaire totale en 1985, date à laquelle les forces du monde socialistes seront en mesure de dicter leurs volontés aux survivants du pouvoir capitaliste en Occident.»

Brejnev est mort en 1964, l'Occident est en train de livrer la plus longue période de paix de ce siècle et en cette année 1985, conformément aux vœux de Winston Churchill, l'isolationnisme américain n'est plus concevable!

A.P.



Perchés sur une clôture de l'aéroport de Tempelhof, des enfants de Berlin-Ouest surveillent les avions américains utilisés pour le ravitaillement pendant le blocus soviétique, en 1948. Ce véritable pont aérien, inauguré le 25 juin, a fonctionné pendant 11 mois. Si un seul avion avait été abattu, cela aurait pu être le début d'une nouvelle guerre. Les Américains avaient cependant décidé de courir ce risque pour soustraire Berlin-Ouest aux diktats de Joseph Staline.

Américains à la grande bataille pour la liberté marque un point tournant.

Ils se battent partout, en Sicile et en Calabre, lors de débarquement en Normandie et dans les Ardennes. L'action des sous-marins américains et de son aviation représente un poids énorme auquel Hitler ne pourra

plans concernant la structure future de la défense de l'Atlantique Nord qui, en 1949, vont devenir une réalité tangible. Roosevelt tire ainsi des leçons de l'expérience de la première guerre mondiale, comme de celle qui est encore en cours, tout en ignorant, hélas, contrairement à Churchill, les visées impérialis-

Américains de l'époque une pareille félonie est inconcevable! À l'opposé, le président Roosevelt réalisera ses promesses. Il meurt le 12 avril 1945, mais son successeur, le président Truman, organise le 25 du même mois la première Conférence des Nations unies qui a lieu à San Francisco.

La guerre vient de finir. Voici ce que publiait LA PRESSE avec cette photo: « La nouvelle de l'armistice a attiré au pied de l'immeuble de LA PRESSE une foule considérable ce matin. Tout d'abord, elle était curieuse de vérifier la nouvelle, puis ensuite, elle a donné libre cours à sa joie. Entre-temps, des employés du journal déroulaient du toit et de toutes les fenêtres des serpentins, lançaient d'immenses feuilles de papier dans les airs, hissaient les drapeaux. Nombre d'autres immeubles des environs de la place d'Armes ont également pavoisé. »



Pas de devoirs, pas de leçons...

Dans l'air frais de mai, les bourgeons de lilas débordent de vie sous le soleil. Les fenêtres de la classe de soeur Marthe, à l'école primaire du Christ-Roi, à Joliette, sont grandes ouvertes. Au tableau noir, les règles des participes passés. Sur le re-

bord de la fenêtre, un beau grand papillon brun et jaune.

Au loin, bien loin, la guerre, la furie du nazisme dont les échos n'altèrent pas vraiment la quiétude de nos dix ans. Les timbres de rationnement nous servent de monnaie pour jouer au magasin. La radio, les

journaux, les grandes personnes parlent de l'avance des troupes de libération en Europe, de la folie d'Hitler, des massacres.

— C'est où, maman, l'Europe?

La guerre des autres. Une

journée comme les autres. Puis, tout-à-coup, un sifflement strident déchire l'air : la sirène de l'usine, tout à côté. Les cloches de la ville entière s'ébranlent, timides, puis joyeuses, vibrantes, triomphantes. Sur la tribune, la figure de soeur Marthe s'irradie : « Les enfants, la guerre

est finie. Pas de devoirs, pas de leçons, pas de retenue. Congé pour le reste de la journée ! »

Effrayé par les cris et la bousculade, le beau grand papillon brun et jaune s'est envolé à coups d'ailes saccadés. Soleil. Liberté. Paix...

PAUL LONGPRÉ

DEMAIN
L'AN 2000

Yves Leclerc



Pour une «industrie» du logiciel québécois

C'est un rapport qui a fait un certain bruit quand il est sorti, il y a environ deux mois. Puis, comme pour la plupart des rapports, on s'est dépêché de l'oublier, sauf les quelques éléments qui pouvaient confirmer des tendances déjà souhaitées, des mesures qui répondaient aux vœux de tel ou tel groupe.

C'est dommage, car cette étude sur «l'industrie de l'électronique et du logiciel au Québec», volume premier d'un ensemble de quatre rapports à la Conférence sur l'électronique et l'informatique, jette un regard critique et sans complaisance sur l'état de ce secteur au Québec, et en tire un ensemble de conclusions qui ne manquent pas d'intérêt.

La plupart du temps, le groupe de travail dirigé par Pierre Ducros (le «D») de la grande société d'informatique DMR), défriche du terrain neuf et fait ressortir des informations nouvelles; et là où il reprend des faits connus, c'en sont la plupart du temps qui méritent d'être redits, même s'ils sont désagréables.

Les grandes lignes des constatations et recommandations du rapport ont été publiées, je ne vais pas les reprendre en détail. Elles consistent à constater que loin de progresser dans le domaine du logiciel, malgré certains succès ponctuels, le Québec tend à reculer face à l'ensemble du Canada. Et elles proposent, pour inverser cette tendance, un certain nombre de mesures ayant trait à la formation, à la recherche, au financement et aux politiques d'achat.

Sur ces derniers points, les propositions me paraissent raisonnables. En particulier, elles s'abstiennent de suggérer la création d'organismes ou d'institutions publics ou l'adoption de grandes politiques ou la détermination de «créneaux». Elles don-

nent plutôt à l'Etat un rôle de soutien au développement du secteur du logiciel, et affirment que les problèmes de financement et d'orientation doivent d'abord trouver leur solution à l'intérieur du secteur privé.

Surtout, elles placent au premier rang des priorités les questions d'éducation et de recherche, les «ressources humaines» qui sont d'importance capitale dans toute production qui repose d'abord sur la connaissance et la compétence plutôt que sur la machinerie et la fabrication en série.

Industrie ou artisanat

C'est un fait qui n'est pas assez explicitement souligné à mon goût dans le rapport, mais qui est heureusement à la base de sa pensée: on ne «fabrique» pas du logiciel, on le «crée» dans un processus qui est plus voisin du travail de l'artiste ou de l'artisan que de celui de l'industriel. Ceci est particulièrement vrai pour l'informatique «grand public», celle des micro-ordinateurs et des terminaux à être mis entre toutes les mains.

Il y a bien sûr des programmes classiques de gestion et de comptabilité qui depuis longtemps sont produits plus ou moins à la chaîne dans les services informatiques des grandes entreprises. Mais précisément parce que ce sont là des ouvrages routiniers, longs et complexes mais sans surprises, n'importe qui peut les écrire... et il y a donc pour eux beaucoup de producteurs et relativement peu de marchés.

Mais pour créer les programmes innovateurs, ingénieurs, créatifs qui peuvent s'imposer sur le marché international (et le marché du Québec en ce domaine ne peut être qu'international), il faut des gens innovateurs, astucieux, créatifs, formés pour l'invention et l'ori-

ginalité et non pour une carrière de gratte-COBOL.

Pour cela, il faut que les centres de formation universitaires sortent de leurs ornières. Et il est encourageant que les recommandations du rapport aillent dans ce sens: contacts avec l'étranger, études poussées, développement de la créativité, insistance sur la recherche, collaboration étroite entre université et industrie...

Le rapport, pour les mêmes raisons, se méfie de la tentation du protectionnisme qui, à court terme, permettrait peut-être au secteur de se développer à l'intérieur des frontières, mais risquerait de créer un esprit de complaisance et de suffisance en isolant les producteurs québécois de la concurrence internationale et, par le fait même, du marché mondial.

Du matériel au logiciel

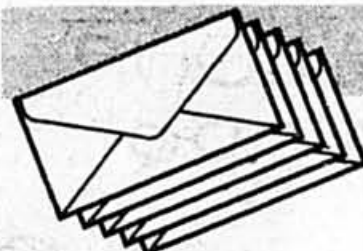
Ceci dit, il n'y a pas de recette infaillible pour créer ici (pas plus qu'ailleurs) une «industrie» viable du logiciel. Par exemple, il est clair que tout pays qui jouit d'un marché interne important est favorisé dans ce domaine: il peut rentabiliser localement une production plus ambitieuse et plus variée, et avoir un impact plus fort sur la scène mondiale.

Pourtant, ce facteur ne joue pas aussi fortement pour le logiciel qu'il le fait pour le matériel, ou encore dans d'autres industries. Ainsi, si les Américains dominent le marché mondial des ordinateurs, ils sont beaucoup moins omniprésents sur celui des programmes, et plusieurs pays ont développé une production interne intéressante.

Le fait est que le logiciel est beaucoup moins un produit «industriel» que le matériel, et qu'il est beaucoup plus influencé par les facteurs sociaux et culturels. Non seulement les langues mais les lois et les costumes varient d'un coin du monde à l'autre, et un programme créé pour un contexte spécifique sera souvent inutilisable ailleurs.

Par exemple, les programmes de comptabilité, de facturation et de paie d'origine américaine sont sans intérêt pour la plupart des pays d'Europe, où les règles du jeu commercial et fiscal sont entièrement différentes. De plus, sauf exception, les Américains, en produisant pour leur propre marché, tendent à créer des logiciels très difficiles à adapter et à traduire, car ils ne tiennent pas compte des exigences du reste du monde au moment de la conception.

En d'autres termes, il n'est pas impossible à un petit pays de s'imposer sur le marché mondial. Encore faut-il qu'il ait la volonté et la patience de le faire, et qu'il y consacre les ressources nécessaires sans espérer des bénéfices instantanés.



LE COURRIER

On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
44 ouest, rue Saint-Antoine
Montréal, Qué. H2Y 1A2

Je ne pouvais me douter que ma réponse à une première demande d'information allait déclencher une telle réaction. Depuis ce moment, environ la moitié de mon courrier porte sur le CoCo de Radio Shack: demandes d'informations supplémentaires aussi bien que témoignages et renseignements.

Tout d'abord, une correction. L'adresse de RGS Micro que m'avait fournie un correspondant et que j'avais publiée il y a trois semaines ne correspond plus à rien. Cette société a soit disparu, soit déménagé. Son téléphone ne répond plus non plus.

En revanche, C.R.C. Ordinateur, du 1720, Charette à Duvernay H7E 4L9, m'envoie une liste complète de produits et de prix pour les périphériques et les accessoires du CoCo aussi bien que des autres modèles Tandy. A cela, il ajoute une formule d'inscription au «Club micro-ordinateur de Montréal-Nord», à la même adresse. J'avais donc raison de me rappeler qu'il y avait un noyau de fanatiques du CoCo à Laval!

Deuxièmement, un véritable mordu de Saint-Lambert m'écrit:

M. Leclerc, bonjour,
Maintenant vous êtes monté dans mon estime quand j'ai lu dans le PLUS... que vous vous êtes décidé de parler d'une bonne machine qui est le CoCo. Par le passé, quand je lisais votre chronique et que vous parliez d'Apple cela me gelait parce que cette machine, ils voudraient me la donner et je la refusais. La technologie avance et Apple reste là.

Mais quand vous parlez de CoCo, c'est d'après moi le meilleur 8-bits sur le marché, on peut même l'appeler un 16-bits. Le logiciel, il commence à y en avoir un peu plus (exemples BASICO9, ASM, PASCALO9, C, FORTH)... Il faut dire aussi que cette machine est faite un peu pour ceux qui sont en électronique et informatique, et qui peuvent l'exploiter eux-mêmes, ça c'est formidable...

En ce qui a trait à OS-9, il y a un club aux USA qui s'appelle «OS-9 Users Group» auquel j'appartiens, c'est très bon, ils donnent beaucoup d'information et de programmes en plusieurs langages...

Merci d'avoir apporté attention à ma lettre,
Pierre Girard, St-Lambert

RÉPONSE: L'enthousiasme c'est beau, mais il ne faut pas exagérer. Apple a ses qualités tout autant que CoCo; il est plus facile à utiliser pour quiconque n'est pas «en électronique et informatique», et notamment il

dispose d'une quantité de programmes d'application sans commune mesure avec ce qu'on trouve pour CoCo. Ceci dit, il est vrai que je ne connais rien sur Apple II de comparable à OS-9 ou à BASICO9 (je n'ai pas eu l'occasion d'essayer le PASCALO9). Enfin, pour ce qui est du OS-9 Users Group, ce n'est pas très utile de savoir qu'il existe si vous ne nous donnez pas son adresse!

Pour certaines qualités spécifiques d'Apple II, voir la lettre ci-dessous:

M. Leclerc,

Pendant un an, j'ai fait de la musique sur un ordinateur TRS-80 CoCo (programme Music +). Dernièrement, je me suis procuré un Apple IIc et le logiciel AppleWorks pour mes affaires personnelles. Je voudrais bien faire de la musique avec cet ordinateur.

Deux questions: qu'est-ce que le Workinboard-D de Sweet Micro System (disponible pour Apple IIc), et quels sont les logiciels et les matériels les plus intéressants pour Apple IIc? Où puis-je me les procurer? Comment interfacer un ordinateur à un synthétiseur Roland ou Korg? Le puis-je avec mon Apple?

Réjean Leclerc,
Ville de la Baie

RÉPONSE: Bien sûr on peut faire de la musique avec d'autres machines que l'Apple, mais c'est quand même la machine pour laquelle, à ma connaissance, il existe la plus grande variété et la plus grande qualité de logiciels et de circuits musicaux. Ceci dit, le gros de ce que je connais s'applique à l'Apple II+ ou IIe plutôt qu'au IIc, qui est plus récent.

Comme je ne suis pas un expert en musique, il m'est donc difficile de répondre en détail à vos deux (qui sont plutôt cinq) questions. Le mieux que je puisse faire est de vous suggérer trois sources d'information possibles sur la musique par ordinateur. Les deux premières sont à Montréal: M. Philippe Ménard, a/s du Laboratoire de médiatique et télématique, Université du Québec à Montréal, et M. Robert Boileau, chez Epson Canada, 5750, Vanden Abeele, Saint-Laurent.

La troisième source est la boutique spécialisée dont j'ai parlé il y a quelques semaines: Computers and Music, 1989 Junipero Serra Blvd., Daly City, CA 94014. Le patron s'appelle Joe West, et il est aussi mordu de musique et d'ordinateurs que n'importe lequel de ses clients...



COMMODORE 64

- CLAVIER ORDINATEUR
 - DISQUETTE 154-1
 - MONITEUR COULEUR 1702
- PRIX SPÉCIAL EN MAGASIN

Nouveau!

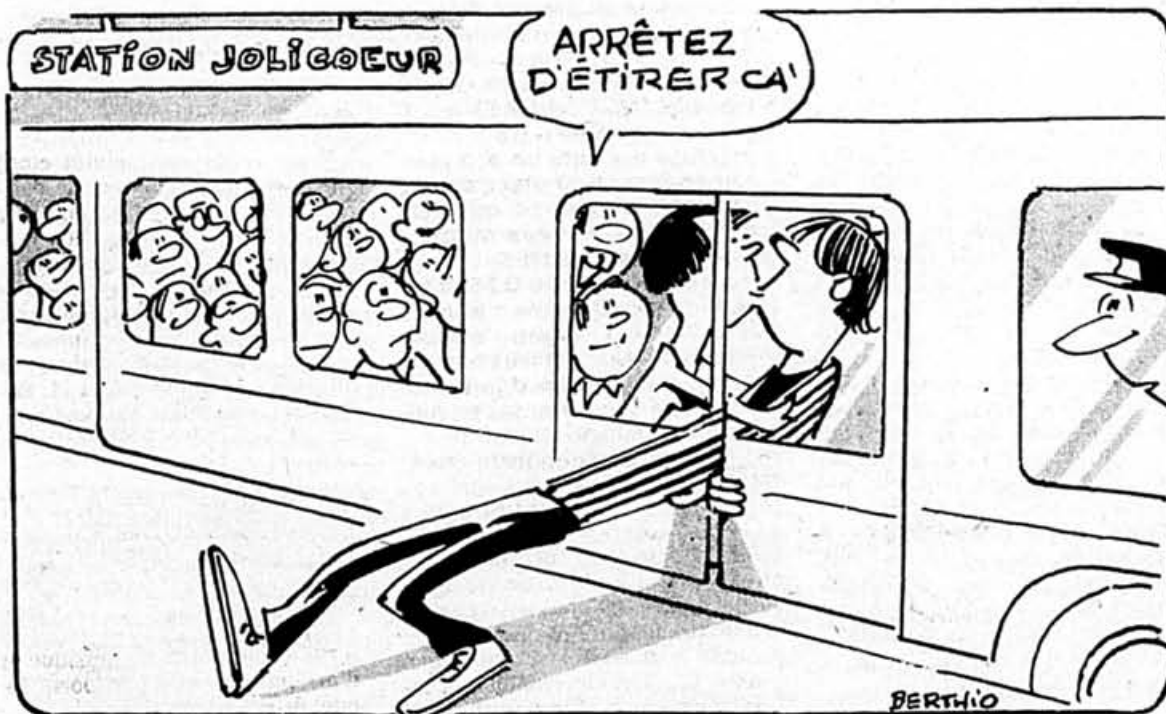
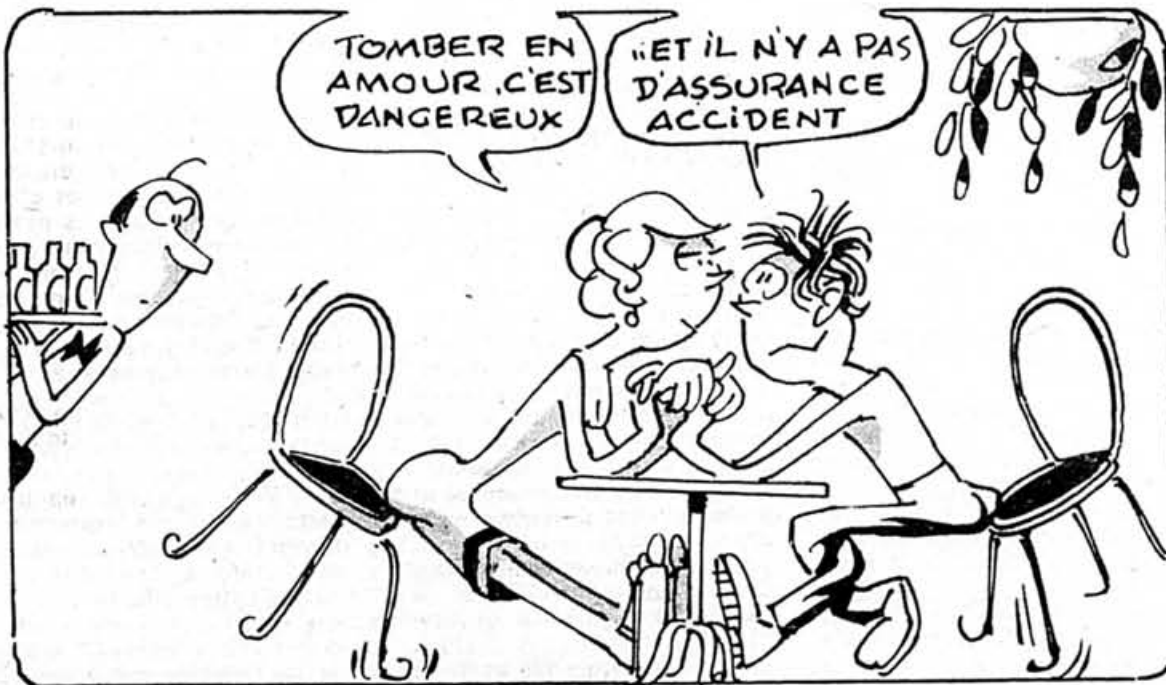
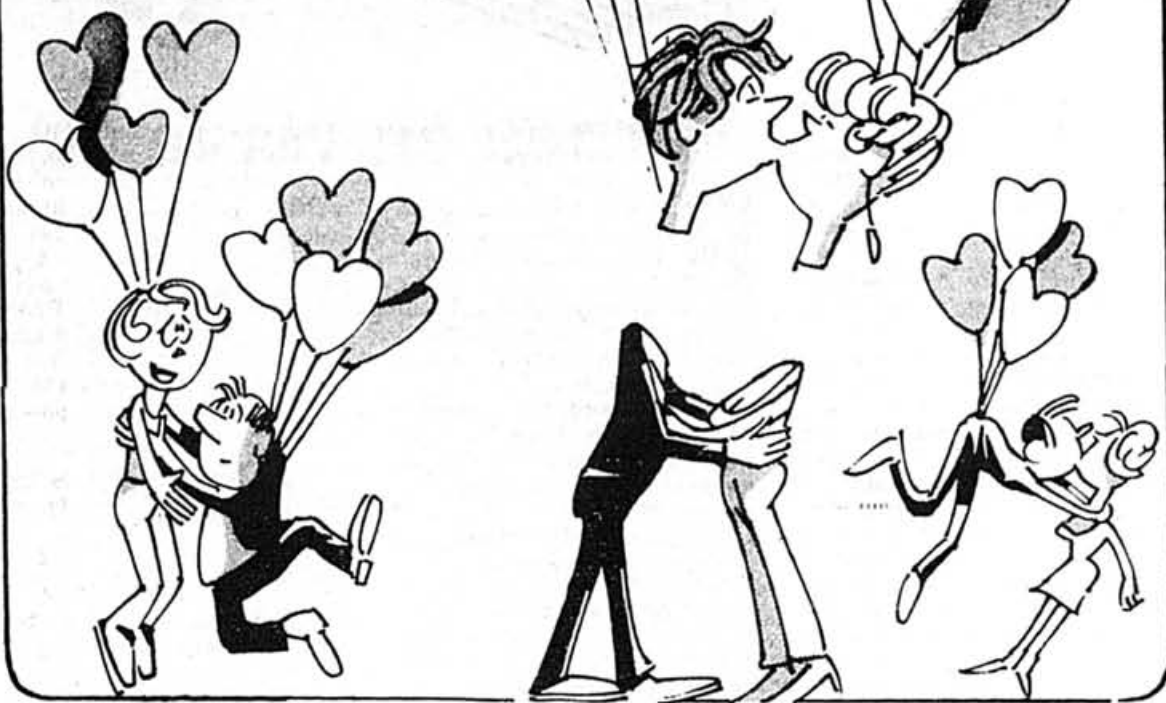
SX-64 PORTAFIF AVEC DISQUETTE
ÉCRAN COULEUR 5"
CLAVIER DÉTACHABLE

Dumoulin
INFORMATIQUE D.R.

271-2316

8184, Saint-Hubert
(nord de Jarry)

YA DE L'AMOUR DANS L'AIRRRR



L'EMPIRE DES SENS

Serge Grenier



À LA TÉLÉ

Le bien-aimé

Chrétiens ou musulmans, tièdes ou dévots, jeunes ou vieux, clercs ou laïcs, cochez «Club Sandwich» (TVA) à votre agenda-télé de lundi soir prochain. L'homme de cœur et d'esprit qu'est le cardinal Paul-Émile Léger recevra, oeil pétillant et sourire en coin, les hommages parfois piquants d'une imposante brochette d'invités. En conclusion, avec malice et bonne humeur, Son Eminence ficellera tout ce beau monde et n'en fera qu'une bouchée. Et recevra de l'assistance un témoignage d'amour non équivoque.

de boeuf que le Yang-Tse Kiang du pâté chinois. La sauce est figée dans sa graisse, les légumes sont cuits «à l'édenté» et le pain, mis entre de mauvaises mains, pourrait servir d'arme offensive. Rien ne baigne dans l'huile sauf, bien sûr, la salade. Tout est franchement mauvais. Ils réussissent même à préparer un infâme café. Vite, payons et sortons! Pour le pourboire, ils peuvent toujours courir. Un restaurant vide le vendredi soir rue de la Montagne, avec une grande vitrine où ils assoient leurs rares clients, se méfier.

HAÏTI

E.D. a le mal du pays

Mes ravisseurs m'ont promis que je serais bientôt libéré. Je commence à avoir hâte! L'inactivité me pèse: je suis un homme d'action. Quand je pense à toutes ces dénonciations que je pourrais faire en Chambre et à toutes ces occasions de me taire que je perds, je me dis qu'on ne semble pas très pressé à Ottawa de régler cette affaire qui constitue une épine dans le pied des relations Haïti-Canada. Ah, l'ingratitude humaine! Et puis, je commence à en avoir assez de manger du poulet et du manioc! Sans parler des oeufs: je ne suis plus capable de leur voir le jaune! J'ai quand même reçu un mot d'encouragement de Mme Belhumeur-Sanfaçon qui m'assure qu'au bureau, c'est «monkey business as usual». Elle ajoute qu'une importante maison d'édition de Montréal me propose d'écrire un livre qui pourrait s'intituler «Je vis mon enlèvement». Par ailleurs, je suis heureux d'apprendre que le député NPD qui est mon voisin en Chambre, secondé par la libérale Lucie Pépin à qui je dis merci, a présenté une motion ainsi rédigée: «Que le gouvernement fasse en sorte qu'un des plus singuliers backbenchers à avoir été élus depuis l'Acte d'Union de 1840 puisse bientôt reprendre ses fonctions et continuer d'étonner la députation avec ses harangues candides et ses mercures logomachiques dont la faconde emphatique et l'empirisme sans façon savent toujours faire place à l'hyperbole, à l'anacoluthie et au pas de clerc.» Venant d'adversaires politiques dont un vide idéologique me sépare, je ne suis pas peu fier de ce vibrant hommage.

RESTAURANT

Vous avez dit restaurant?

Je dinais ce soir-là avec mes parents. Ce n'était pourtant pas le choix qui manquait, rue de la Montagne, là où un restaurant n'attend pas l'autre. Mais par un vendredi sans réservation, la Campagnola, le Katsura et l'hôtel de la Montagne n'étaient pas accessibles. Et ma mère qui ne veut pas aller au Ritz! Fions-nous donc au hasard! Disons que l'endroit choisi a, vu de l'extérieur, une certaine allure. Disons aussi que j'ai la très mauvaise idée de demander un Campari à l'apéritif. Parce qu'il n'y en a pas et parce qu'ils prennent quinze minutes à s'en rendre compte. Leur peu d'empressement n'a rien à voir avec une salle bourrée de joyeux dineurs qui veulent tous être servis en même temps. Non. Parce qu'à part nous, ce qui fait trois, il y a deux personnes, ce qui fait cinq. L'accueil est pourtant souriant — sans doute la surprise de voir arriver des clients. À l'accent, ils se rendent compte que nous sommes originaires d'ici; eux parlent le français nord-africain. Le menu est varié et nous avons tout le temps de le lire. On y annonce trois escalopes différentes; j'en commande une. La serveuse s'excuse: il n'y a plus de veau. Nous nous décidons pour la sole; elle nous prévient qu'il ne leur en reste plus qu'une. Disons alors des médallions de filet de boeuf. Elle est heureuse de nous dire qu'il y en a. Ils arrivent, les médallions, après une longue attente, à moitié cuits parce qu'à moitié dégelés, aussi près du filet

POUR
LIRE

Jean Basile



Comme les auteurs morts sont beaux!

Franz Kafka:
une vie d'écrivain
par Joachim Unsel
Gallimard éditeur

Comme les auteurs morts sont beaux! Comme les auteurs morts sont bons! Du moins, ceux que l'on connaît. Les autres sont morts, voilà tout. Mais les auteurs vivants ont moins de chance. Certes, ils écrivent. Mais cela est facile. Une plume. Du papier. C'est tout et même, désormais, n'ont-ils pas les ordinateurs? Hélas, il faut aussi se faire connaître et, entre l'auteur et le public, il y a des organismes spécialisés: les éditeurs en particulier. Et les éditeurs, à leur tour, ont leurs diffuseurs, qui ont leurs libraires. En bref et pour tout dire: ça se vend ou ça ne se vend pas, alors... alors, on est à la merci de bien des gens, de bien des choses et, finalement (le sait-on?) de bien des humiliations car, après tout, pourquoi écrivez-vous, Monsieur ou Madame, hein? Qui vous demande d'écrire?

Tout cela, et bien pire, est arrivé à Franz Kafka. Cela étonne car, aujourd'hui, qui est plus célèbre, plus adulé que Franz Kafka? Qui est encore à la pointe de l'expérience littéraire, de la volonté littéraire? Personne ne peut échapper à Kafka. Joachim Unsel, dans son ouvrage **Franz Kafka: une vie d'écrivain** a sorti les petits papiers, les comptes, les lettres. Il a sorti les repentirs des éditeurs. Il a sorti les reculs des éditeurs. Il a compté les livres vendus et (ce qui a été beaucoup plus long) les livres invendus. Et tout cela montre comment un auteur sans éditeur est un auteur qui n'a pas beaucoup de chance car, selon lui, l'éditeur dans son rapport avec l'auteur est celui qui suscite, de fait, le processus créateur, en le comprenant, en l'appuyant. Sans compter, naturellement que, le livre fait, il appartient, semble-t-il, à l'éditeur d'en promouvoir la vente car, après tout, sa responsabilité est de faire connaître l'auteur qu'il produit.

Or Kafka, avec toute sa gloire, n'a jamais eu d'éditeur, ce que l'on appelle un éditeur. Il a eu un ami, oui, Max Brod, écrivain lui aussi et infatigable démarcheur au profit des livres de son ami dont il assura, par dessus le marché, les publications posthumes avec bien des difficultés jusqu'au moment où... Mais le pauvre Kafka était dans sa tombe et les droits d'auteurs ne lui revinrent pas, de telle sorte que son fantôme chauffe encore



ses repas sur une flamme de chandelle. Car c'est ainsi que Kafka chauffait ses patates dans la petite chambre d'hôtel qu'il occupait avec sa « fiancée », Dora, à Berlin.

Scandale? Joachim Unsel semble le croire car il aime Kafka et son sens de la justice est blessé. Certes, son ouvrage est terne mais peut-il en être autrement? Qu'y a-t-il d'enthousiasmant à raconter par le menu des transactions qui n'aboutissent pas, des promesses que personne ne tient? L'auteur, ici, sort tout et analyse tout. Il montre que la progression est lente mais sûre. D'abord, un jeune écrivain qui trouve, qui croit trouver un éditeur. Un texte publié, puis deux. Mais le succès ne vient pas et l'éditeur se fait plus réticent. Attente. Longue attente. D'ailleurs, à la décharge de l'éditeur, le public, lui, les libraires, eux, n'attendent pas. Alors?

Puis le jeune écrivain est moins jeune. Comme, dans le cas de Kafka, l'ego n'est pas très fort et qu'il a tendance à la dépréciation personnelle, comme il est un peu masochiste aussi et qu'il ne sait pas toujours ce qui vaut mieux du mariage ou de la littérature (l'un contredisant l'autre dans ce cas précis), il y a refermement. Peut-être Joachim va-t-il un peu loin en tentant de montrer que les reculs, le manque d'intérêt véritable de l'éditeur ont eu un effet direct négatif sur la production littéraire de Kafka car il y a bien d'autres facteurs en cause, mais il réussit quand même à montrer, dates en main, lettres en main, que Kafka a été très sensible au manque de support de son éditeur Kurt Wolff, pourtant l'un

des «grands» de l'édition allemande du premier quart de siècle.

En fait, Kafka n'a jamais publié de son vivant ce qu'il appelait une «grande oeuvre», quelque chose qui eut pu le rassurer sur sa réalité d'écrivain car, très vite, il crut qu'il n'était pas un écrivain, en effet, puisque personne, ou presque, sinon de ses amis, ne semblait le prendre pour un écrivain, y compris son premier amour, Felice, qui n'appréciait pas du tout ses textes. En fait, ce qu'il est convenu maintenant d'appeler ses «grands romans», **L'Amérique**, **Le procès** et **Le château** n'ont vu le jour qu'après sa mort et sous forme de fragments. Mais seraient-ils restés «fragments» si leur auteur avait reçu les stimulations nécessaires? La question reste sans réponse.

Cet ouvrage ne prétend en rien à l'exhaustif et quel ouvrage pourrait y prétendre en parlant de Kafka? Il s'attaque à une partie très précise, assez mince même, de la vie dont on croit qu'il ne reste plus grand chose à dire. Ici et là quelques notations biographiques. Un rappel du contexte familial. Une note sur les amours. Quelques mots sur la tuberculose dont mourut l'écrivain. On n'y trouvera donc rien de sensationnel, de croustillant, même si la période qu'il couvre implicitement, l'Expressionnisme allemand de la République de Weimar, est fascinante et pleine d'anecdotes insensées. Mais par sa démarche mesurée, presque mesquine par moment, l'auteur atteint son but. Non seulement les éditeurs de l'époque n'ont pas fait leur travail. Ils ont été aveugles et même odieux. Comme exemple, définitif, il suffira de lire les ignominies judiciaires qui ont entouré la publication de l'«Oeuvre complète» (première version) de Kafka quand Max Brod s'en occupa dès la mort de son ami et bien que celui-là ait ordonné (ou presque, c'est encore débattu) de détruire son oeuvre. La bataille des droits fut atroce. Chacun voulant vendre au plus cher son petit morceau. Le plus curieux, c'est que, même alors, Kafka ne se vendait pas. Mais il se révélait un fait étrange. Les éditeurs, qui ne s'intéressaient aucunement à cet auteur si peu rentable, qui oublièrent ses livres dans les entrepôts, qui ne répondaient pas à ses lettres, étaient jaloux. Oui. Ils avaient les droits! Ils étaient jaloux de leur contrat. Alors, l'«Oeuvre complète» de Kafka? Curieuses moeurs. Jaloux de ce que l'on n'aime pas! □

PARLER
D'ICI

Philippe Barbaud



Verbes en verve (2)

Rien de plus frustrant pour un élève que de recevoir la copie de sa rédaction annotée de remarques en rouge qu'il a peine à comprendre. L'une d'elles avait le don de me mettre «en calder» car je n'en saisisais pas le... mobile. C'était celle de «l'impropriété». Cette remarque revenait constamment dans la marge. Aucun de mes professeurs ne m'avait défini ce qu'est un terme «impropre»; aucun ne m'avait enseigné ni même expliqué comment éviter les impropriétés de mon langage, comment les prévenir ou les déceler. L'impropriété faisait partie de ces connaissances mystérieuses et infuses du cours de français que tout élève était censé maîtriser. Le seul fait de s'en faire épingleur quelques-unes chaque fois qu'un élève recevait une copie corrigée constituait, je suppose, un acte pédagogique implicitement formateur. L'en-nui, c'était que les notes, elles, ne souffraient jamais d'impropiété...

Avec le recul du temps, je m'aperçois maintenant que beaucoup de ces impropriétés de potache n'étaient guère autre chose que des erreurs de sélection: un verbe choisi en contradiction avec le sujet déjà énoncé ou un complément d'objet choisi en contradiction avec le verbe employé. Bref, de nombreuses erreurs de rédaction sont attribuables à ce que d'autres, notamment les dictionnaires, appellent une «incorrection», une «incohérence» ou encore un «manque de logique». Mais, faut-il le préciser, il s'agit de la «logique» de la langue française et non de la logique pure des philosophes ou des mathématiciens. La logique de la sélection du sujet ou des compléments d'objet par un verbe quelconque reste, quant à elle passablement arbitraire bien que cohérente car tout est affaire de lexique.

J'ai en tête un exemple commun, celui de «poser un geste», comme dans cette phrase banale de la prose journalistique: «Le Premier ministre attend le rapport du conciliateur avant de décider s'il posera un geste dans le conflit de Marine Industrie.» En exerçant votre sagacité, vous sentirez que ça cloche. Votre intuition linguistique — fiez-vous à elle puisque, en définitive, c'est votre seule ressource de dépistage — vous dit que la transitivité du verbe «poser» s'exerce ici sur un objet qui n'est pas adéquat parce que l'acception de ce verbe, dans cette phrase, est celle d'un des nombreux «sens figuré» qu'il peut avoir.

Au sens propre de «poser», la transitivité requiert un objet physique, concret, matériel. «Poser un verre sur la table» comme «poser un tableau sur le mur» sont donc des expressions qui ont un sens «spatial» qui ne cadre pas avec celui du contexte en question. Ici, on veut signifier «intervenir». Dans ces conditions, l'objet requis doit être abstrait pour satisfaire les exigences de la transitivité, ce que l'on observe dans toutes les acceptions figurées de ce verbe: «poser un principe», c'est l'établir; «poser une équation», c'est la formuler; «poser sa candidature», c'est se déclarer candidat; «poser un grave problème», c'est le soulever; «(se) poser une question», c'est (s')interroger, etc. Ce sont là des expressions qui forment des ensembles conformes à la syntaxe du français.

En réalité, l'expression incorrecte de «poser un geste» trahit une confusion avec l'expression «poser un acte» qui veut dire «le commettre, l'accomplir», ce qui semble en faire un bon synonyme de «intervenir». Cette acception est néanmoins considérée comme un régionalisme répandu surtout au Canada et aussi en Belgique d'après *Le Robert*. Le «geste» s'oppose justement à «l'acte» en ce que le premier est concret ou «spatial» tandis que le second est abstrait ou «psychologique». «Acte» mais non «geste» s'avère donc un complément d'objet qui respecte la transitivité du verbe «poser» dans le sens qu'on lui prête ici.

Cette explication reste la même, grosso modo, dans le cas de cette autre impropriété: «accuser un surplus», une expression courante, là aussi, du jargon, journalistique et des sciences économiques. Lorsque la transitivité de ce verbe s'exerce sur un complément qui est une chose et non une personne, le sens de ce verbe requiert un mot interprété ou ressenti comme «négatif» ou défavorable, ce qui exclut «surplus» (positif). Cela entraîne que le quasi seul candidat possible à la sélection de son complément est le mot «déficit». De fait, «accuser un déficit» est une sorte de locution figée en français moderne tout comme l'est «accuser le coup» qui veut dire: «montrer par ses réactions qu'on est affecté, physiquement ou moralement».

Je pourrais évidemment consacrer des chroniques entières à pointer du doigt les impropriétés de la langue des médias surtout lorsqu'il faut les considérer comme des fautes de sélection et non plus tellement comme des erreurs. (à suivre). □

POUR
ÉCOUTER

Mario Masson



Dieu est de retour

Alléluia! Dieu est de retour! Avec peut-être le D moins costaud qu'avant alors que son nom était étalé à l'aérosol fluo sur les bâtiments gris des faubourgs londoniens. Mais quand même, un dieu, c'est un dieu, que diable! Que la majuscule se soit racornie un tant soit peu n'est pas si grave. Qu'il ait pris, ce dieu, des couleurs plus terrestres et que sa nature humaine se soit manifestée avec ampleur est excusable. Qu'il ait titubé sous la pression sordide des tentations multiples, vascillé entre l'alcool qui délave le présent et l'héroïne qui javellise la mémoire n'ajoute qu'à sa grandeur. Comment lui en vouloir à ce pauvre dieu ébouriffé? Qu'il soit descendu de son piédestal pour venir grenouiller avec le commun des mortels n'enlève en rien cette étincelle divine qui passe dans son art.

Dieu, est-il besoin de le dire, c'est Eric Clapton. L'air un peu égarouillé, la figure légèrement bouffie, il large encore un oubli stupéfiant pour la guitare et nous convie à un repas, frugal soit, mais qui rassasie tout de même.

À l'ombre d'un soleil noir

Voilà la toute dernière production de Clapton. Son titre: *Behind The Sun*, sur étiquette WB. C'est un disque métissé qui manque d'unité. La présence de Phil Collins comme producteur n'arrange rien. Bien sûr, on retrouve tout au long de l'album le maniérisme progressif du penseur de Genesis, sa passion pour la batterie surcompressée, et son goût pour les longues envlées narcissiques. Malheureusement, il n'a pu diriger Clapton convenablement. Mais comment peut-on y parvenir quand on travaille avec Dieu. Un son nouveau s'installe néanmoins qui ajoute du relief aux musiques de Clapton. Cependant, ce qu'il faut retenir de Clapton, c'est Clapton lui-même, c'est-à-dire une voix chaude et rauque qui a mûri avec une douce gravité et une aptitude innée à enfilier de petites perles sonores sur le fil tranchant du blues-rock.

Comme c'est le cas pour pratiquement toute l'oeuvre de Clapton, *Behind The Sun* héberge trop de chansons ordinaires, mais aussi on y retrouve de pu-

res merveilles, de véritables bijoux, surtout lorsque les choeurs scandent les syncopes d'un blues revisité par Clapton et que sa guitare exprime en sept ou huit notes une douleur et une passion que bien peu de guitaristes peuvent revendiquer. Pour ses riffs dévastateurs, pour ses solos harpoureux, d'une précision inouïe, qui dardent au coeur, que Clapton soit béni! Comme c'est le cas dans la chanson *Same Old Blues*, alors que Clapton touche à l'essence même de la musique, musique qui devient comme une prière faite à Dieu.

Génie en péril

De Clapton, on peu attendre autre chose qu'une façon de faire qui tantôt touche au sublime, tantôt rate son but magistralement. Tout au long de sa carrière en trait de scie, il n'a pu agir autrement. Voilà pourquoi sa musique, lorsque réussie, est si forte, si pleine, si riche.

À 17 ans, il prend pour la première fois une guitare dans ses mains. Un an plus tard, il fait partie des Rooster, puis des Yard-Birds qu'il quitte après le hit *For Your Love*. Car Dieu a peur de la célébrité. Il joue ensuite

avec Mayall et ses Bluesbreakers avant de créer avec Ginger Baker et Jack Bruce le supergroupe Cream.

C'est une première. La guitare prenait enfin toute la place dans la musique pop blanche, en tant qu'instrument en solo. Comme dans le blues, le guitariste pouvait jouer, improviser à s'en faire pêter les jointures. Commence alors pour Clapton un long pèlerinage qui prendra des allures de purgatoire. Des Mothers of Invention à Delaney and Bonnie, de George Harrison à Derek and the Dominoes, du Plastic Ono band à Blind Faith, de l'alcool à l'héroïne, de la réclusion dépressive à l'euphorie irréflectée, Clapton trace un chemin sinueux, unique, bancal et original, qui le mène lentement mais sûrement vers la mort. C'est le prix à payer pour produire des trucs fabuleux comme *Hide Away* avec Mayall, *Spoonfull* avec Cream, *Tell The Truth* et *Layla* avec les Dominoes, *I Shot The Sheriff* emprunté à Marley, et tant d'autres encore, pour finir avec le *Same Old Blues* de l'album *Behind The Blues*.

Clapton conserve tout son charisme même en pauvre dieu déformé. Il demeure malgré lui une légende vivante de la musique populaire. Ce n'est pas pour rien que son style fut l'un des plus copiés. Et pour cela, malgré les critiques mitigées, son album *Behind The Sun* se laisse prendre avec beaucoup de bonheur. Encore...

LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

MALOPOETS
IMPORT
PATHE EMI 2402931

C'est une vraie jungle sud-africaine où les sons touffus se heurtent, se choquent et se mélangent, mais quel régal toutes ces images que l'on regarde avec les oreilles. Un véritable conte aux pays des illusions broyées Soweto où les mérites sont rarement récompensés. Un ravissement complet que l'on retrouve jusque dans les voix, véritable rivière de miel. Un album fait de mélodies simples et parfaitement vivantes, le contraire d'une poésie figée grâce au travail répétitif des guitares en plus d'entendre le son du balafon. Émotions à fleur d'âme. Les Malopoets se confient sans étaler, la pulsion est là pour rappeler la limite. Traits lumineux des guitares sèches, voix aérienne et mélodieuse. Le complément indispensable pour l' amateur de musique africaine.

BAROQUE BORDELLO
«VIA»
IMPORT CONTORSION
CMT 007

Un premier disque nommé plaisir. Un rock moderne, sensible, coloré et aéré. Une musique directe et dense. Un album intéressant à écouter: c'est une grande fête lyrique, enthousiaste, qui sonne comme une étape dans une réflexion musicale cherchée. Mélange subtil des instruments et des chants avec la très belle voix de Weena. Un groupe qui est admirable de sensibilité et de délicatesse. Le disque coule sans heurt en réservant à l'auditeur de nombreux instants de bonheur. Il lui suffit pour cela de se laisser porter par le son pur de Baroque Bordello. Des musiciens inspirés qui arrivent à glisser des lignes mélodiques riches dans chaque composition, le disque est effectivement très chaud. Le groupe s'en tire très haut la main, du talent, un certain goût, de la persévérance. Un ravissement complet. Faites vous-même l'addition...

TOURE KUNDA
«MATALIA»
CELLULOID CEL 6740

Non, il faut faire face à la triste réalité: encore un album à acheter. Pourquoi? Parce que la musique de ces trois Sénégalais est unique, spontanée et fait fureur en France, depuis déjà quelque temps. La belle vie! Et un album produit par Bill Laswell (celui des grands). Ce disque est un mélange de sons Afro Funk, Afro Brésilien, Afro Salsa, Afro-Ska, Afro Jamaïque, Afro Amérique, Afro jazz, Afro Afrique, point. Du funk avec les cuivres et les synthés. Ce groupe africain propose ici une grande variété de rythmes mais aussi de couleurs et d'humeurs, ce qui fait un disque indiscutablement riche. Et comme le tout est rehaussé par une production superbe, voilà un album qui vous fera, comme il se doit, un coup au coeur. Le trio possède la touche magique, le résultat est audessus de toute attente. Rêve, harmonie, échange, complicité: la musique coule toute seule.

TICKET
«Coup de bol à Marrakech»
IMPORT SURF 1005
SURFINBIRD

Rien de radicalement nouveau, mais l'envie d'aller voir un peu plus loin si ils y sont. Du rock comme on en redemande. C'est un disque sobre, cohérent, puissant sans être matraqueur. Un beau tracé et un bon goût de rock français dont les mélodies font mieux que tenir la route. Pas de dentelle; que non, mais quelque chose de bien confectionné. Ticket se défend très bien par sa fougue, par ses rudes, par la jouissance juvénile qui habite très fort ces musiciens. Avec du coeur, du chien et des chansons aux histoires de femmes. Ces jeunes hommes révent beaucoup et de climats chaque fois différents. Ticket est sur la voie, un groupe infiniment attachant, avec les défauts de ses qualités. Un premier album garanti frais.



Claire Dutrisac

La prévention chez nos aînés? Possible!

Le professeur Pierre Vellas, internationalement connu, fondateur de l'Université du Troisième Âge, à Toulouse, est une sommité de la gérontologie. C'est un merveilleux communicateur. On l'écouterait pendant des heures parler des personnes âgées.

Il se définit comme un « pragmatique ». Pourtant, et cela semble paradoxal dans la société d'aujourd'hui, il croit à la prévention même au 3e âge.

Les spécialistes de multiples disciplines médicales affirment, avec raison d'ailleurs, qu'il faut prévenir les maladies dans l'enfance et même avant la naissance, dans l'embryon. Mais quand on parle des aînés, on entend dire: « Trop tard... » M. Vellas soutient: « J'ai été parmi les premiers, le premier même, j'en suis sûr, à commencer à faire admettre qu'une prévention est efficace au 3e âge. »

Oui, c'est possible!

« J'ai élaboré un programme de recherches pour savoir ce qu'il fallait faire, si on pouvait prévenir le vieillissement au 3e âge. J'ai consulté des amis, d'éminents médecins oeuvrant en prévention. Ils ont tous dit: impossible à cet âge! »

« Malgré cela, j'ai organisé un grand symposium international que j'ai mis sous la présidence de l'Union internationale de l'éducation pour la santé. Il y avait là de grands spécialistes de toutes disciplines. Et chacun a déclaré, en cardiologie, en pneumologie, etc.: « Bien sûr, vaut mieux prévenir plus jeune mais on peut quand même au 3e âge obtenir certains résultats! Alors, finalement, chacun dans sa sphère d'activité, au cours de ces travaux, a convenu que l'on pouvait faire beaucoup en matière de prévention. C'est à partir de ce moment-là qu'on a commencé à afficher: prévention au 3e âge. »

Un exemple de recherche appliquée

« Beaucoup de programmes de recherche ont été exécutés. Je vais vous en raconter un. Vous savez qu'à un certain moment, les personnes âgées considèrent que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue car elle ne leur apporte plus de raisons de vivre. Alors, elles refusent de participer à toute vie; elles sont dans un fauteuil, prostrées, ne mangent pas, attendent la mort. C'est une forme de suicide. »

« Nous avons réalisé un programme avec une dizaine de collaborateurs, collaboratrices, travailleurs sociaux, des gens de formation variée, dans des centres d'accueil, auprès d'une cinquantaine de personnes déprimées de ce genre. »

« Nous avons cherché comment les faire sortir de cet état. Nous avons déterminé divers processus d'approche, de conversation. On a trouvé qu'il ne fallait pas leur parler de leurs enfants, qui, pour la plupart, les ont abandonnées. Alors, on provoque une frustration encore plus grande. Mais nous avons constaté qu'il était indiqué de leur parler de leur enfance, à elles, de leur mère à elles dont elles ont embelli le souvenir. Nous avons établi des schémas de conversation et nous avons testé ce qui était bon, ce qui ne l'était pas. Nous avons mesuré le temps de conversation, la fréquence de ces entretiens. Nous sommes arrivés à des résultats extraordinaires: dans huit cas sur dix, ces personnes âgées ont recommencé à s'habiller, à manger, à sortir! Elles ont été rendues à la vie... Et maintenant, l'entourage doit continuer ce travail. On ne peut plus les abandonner car elles mourraient! »

Une famille qui a un des siens dans un établissement doit-elle le visiter à des jours et des heures précises, créer des habitudes, ou au contraire, arriver toujours de façon inattendue? Monsieur Vellas répond sans hésiter: « À des heures et des jours précis; elle ou ils prépareront leur plaisir longtemps d'avance. » Pour s'habiller le cœur de joie, comme l'écrit Saint-Exupéry dans *Le Petit Prince*: « Oui, les gens âgés vont préparer leur joie. Surgir à l'improviste provoque un désordre psychologique qui ne leur convient pas. »

La formation

La troisième catégorie de programmes qui existent à l'Université de Toulouse a trait à la formation de ce qu'on appelle ici d'un néologisme à la mode: les intervenants. De toutes qualités: a) bénévoles; b) professionnels (médecins, infirmières, travailleurs sociaux, etc.); c) étudiants universitaires en gérontologie; d) et enfin, préparation à la retraite.

La question de la préparation à la retraite a été discutée dans un organisme européen (Conseil de l'Europe) et l'on en est venu à la conclusion qu'il fallait se préparer vers la trentaine à la re-

traite et non la veille! « Nous organisons des cycles de préparation à la retraite. Des retraités qui sont placés devant vingt ans et plus de temps libre ont besoin d'une information complète. Sur les ressources du milieu, les aides sociales auxquelles ils auront droit, sur la gestion d'un budget, sur les activités les plus bénéfiques pour eux, sur le conditionnement physique, etc. Il ne faut pas faire de sermons sous prétexte de les renseigner. »

Monsieur Vellas souligne que la communication vaut... ce que vaut celui qui la fait. Elle peut être forte ou faible. Quand ça ne marche pas, il ne faut pas le faire. « Moi, je suis très empirique. Si ça ne modifie pas le comportement, ce n'est pas la peine! Il faut donc que cette préparation soit utile. Et dans ce cas, il faut la rendre très accessible, donc il faut qu'elle coûte très peu. »

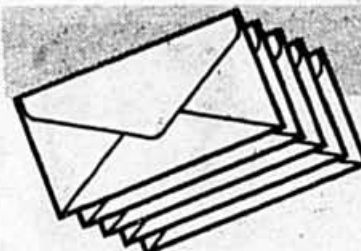
Diverses activités peuvent remplir le temps libre des retraités: activités familiales et sociales, création artistique, artisanale, occupations touristiques et culturelles et enfin, tenez-vous bien, Monsieur Vellas affirme: « ...rendre service aux autres, faire du bénévolat! » Et pourquoi pas? C'est beaucoup mieux que de se déprimer à force d'en-fermer...

Coopérer... non coordonner!

Le quatrième programme de l'Université du 3e âge, à Toulouse, porte sur la coopération avec les pouvoirs publics et les organismes privés. La recherche entreprise auprès de vieillards prostrés dont on a déjà parlé est un exemple de coopération. « Nous n'imposons rien; nous collaborons », dira Monsieur Vellas. Il se défend de vouloir faire de la coordination, rôle qui revient à l'État, selon lui. Car autrement, pense-t-il, « chacun tire la couverture à soi et on ne fait rien! » Les Français sont très individualistes alors que les Anglo-saxons ont le sens de la collectivité. Nous nous situons entre les deux...

Je me rends compte qu'au Québec, nous avons beaucoup d'éléments propres à former une éventuelle université du 3e âge... à condition d'obtenir la collaboration des universités, des universitaires, des écoles, des associations, etc.

Mais nous sommes encore trop individualistes, semble-t-il, pour nous unir en oubliant nos égoïsmes collectifs! □



On adresse le courrier à
Claire Dutrisac
La Presse - PLUS
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Qué. H2Y 1K9

Madame,

Voilà notre cas au sujet de notre mère de 82 ans. Le psychiatre de la section d'hébergement d'un grand hôpital de Montréal a fait passer à ma mère un test psychiatrique, le 3 avril 1984. Il l'a déclarée sénile. Les résultats du rapport écrit étaient à notre avis très faibles. Nous avons le rapport. Nous l'avons contesté. Curatelle publique maintenue, dit-il, mais nous n'avons jamais pu avoir et savoir à quelle date a été passée la nouvelle évaluation.

Une question répétée par maman a été la date du jour. Dès son entrée, sur sa demande, on lui avait apporté un calendrier. Les hommes d'entretien ont fait sauter le calendrier. On ne l'a jamais revu et elle n'a pas su la date. Depuis ce temps, elle est sous la Curatelle publique.

Nous affirmons qu'elle était encore sous le choc opératoire. Enumérons divers changements subis par maman durant cette période. Le 7 février 1984, elle est tombée dans son logement et est restée sept heures sur le plancher sans pouvoir demander du secours. Elle avait le hanche fracturée. Habituellement, je la visitais plus tôt. Imaginez son stress et son inquiétude! Elle fut transportée en ambulance et a subi l'opération sous anesthésie pour la première fois de sa vie.

De nature très nerveuse, elle était d'un calme déconcertant. Grande quantité de calmants? Elle ne pouvait plus revenir dans son logement. Nous avons poursuivi notre demande d'hébergement. Autre choc: elle s'est résignée à quitter son logement, ses meubles, son environnement où elle vivait depuis 50 ans. Son mari était très malade. Il est décédé le 7 mai 1984. Ils s'étaient vus pour la dernière fois le 20 décembre 1983, à cause de chicaneries administratives.

Même à l'hôpital où elle fut opérée, elle a changé de chambre trois fois pour rénovation, sans compter le corridor d'urgence des premiers jours. Le test a été administré sans tenir compte du contexte. Quel psychiatre!

Ce n'est qu'en janvier 1985 que nous avons su de source officielle qu'une procuration n'est plus valide quand le psychiatre diagnostique chez une personne la démence sénile. La famille n'a jamais reçu de lettre, ni de l'hôpital, ni de la Curatelle publique nous aversant que sa mère était « membre » de la Curatelle.

Depuis, tout ce que l'on sait ou qu'on réussit à savoir exige maints contacts et déplace-

ments sans frais, mais « eux » sont au pourcentage.

La mort de mon père, la promesse de vente de la maison a retardé nos démarches pour obtenir la curatelle privée. Nous estimons que nous subissons une perte de \$6,000 à \$7,000 (intérêts, frais, délais, mauvaise administration). Le matin du service funèbre, j'avais quatre appels à faire de 9 h à 10 h. On ne m'a pas donné le temps d'avoir de la peine!

Mon père est mort 23 heures avant que nous, procuratrices, signions l'acte de vente. L'héritière était ma mère. La maison était administrée par la Curatelle(...). Un certain M. M. de la Curatelle répond à nos questions sans avoir de dossier devant lui!

Vu la forte clientèle des centres d'hébergement, je propose que le gouvernement fasse des modifications à ce mode de mise en tutelle des personnes âgées.

Il devrait y avoir une gestion différente entre celles qui sont dépourvues de soutien et les personnes qui ont su organiser leurs affaires en toute lucidité. La procuration notariée devrait avoir le même traitement de faveur que le testament. C'était leur volonté. Il pourrait y avoir surveillance sans subir toute cette inquisition et occasionner délais et frais de plus de \$500 pour une demande de Curatelle privée. Imaginez la difficulté de former un Conseil de famille avec des frères et sœurs aussi vieux, s'il en reste, et des familles de un à deux enfants vivant en union libre. Ce mode de question est désuet.

Lise L.-J.
Yolande L.-L.

R.— Veuillez d'abord m'excuser d'abrégier votre lettre et de passer sous silence tous les ennuis que vous avez eus avec la Curatelle et la vente de la maison ainsi que vos démêlés avec la Régie du logement. C'est une charge de plus contre la Curatelle publique. Mais l'espace m'est compté.

Indubitablement, un remaniement s'impose dans la loi et les règlements de la Curatelle publique dont la désinvolture n'a d'égal que son arrogance. Mais le gouvernement, vous le savez, a d'autres chats à fouetter qui lui importent davantage que les personnes âgées.

Je veux aussi souligner combien facilement on étiquette une personne « démente sénile ». Quant au procédé de la Curatelle publique, il témoigne d'une indécence inadmissible. Si j'avais votre permission, j'attirerais l'attention du directeur de l'hôpital sur la façon d'agir de son établissement.

PLEIN
AIR

Simone Piuze



LA MATAWINIE

Un centre de vacances familiales modèle

Matawin. Mot algonquin qui signifie «décharge» ou «rencontre des eaux». Pour les pêcheurs, parler de «la Matawinie» coulant tout près de Saint-Michel-des-Saints, c'est évoquer le nom d'une rivière qui regorge de poissons. De Matawin, on a tiré le mot MATAWINIE pour désigner un centre de vacances familiales situé à Saint-Michel-des-Saints — 160 kilomètres de Montréal —, en bordure du petit lac naturel à la Truite et du majestueux réservoir Taureau, dans l'une des régions les plus sauvages du Québec. Lauréat 84 du concours organisé par le gouvernement du Québec dans le cadre du projet «Village-Vacances-Famille», la Matawinie a maintenant le vent dans les voiles. Et pour cause! Cet immense centre de vacances-famille s'est refait une beauté, forte des \$700 000 de subventions gouvernementales servant à améliorer et agrandir ses installations. Des installations destinées à «la famille québécoise de quatre personnes, ayant un revenu moyen inférieur à \$20 000, citadine et métropolitaine dans une large proportion, ainsi qu'à la famille monoparentale», dit Mario Gouin, directeur du centre.

Les besoins de vacances à bon marché, de repos (pour les parents surtout) et de découverte de nouveaux horizons peuvent être ainsi satisfaits par la famille qui, habituellement, ne peut s'offrir que quelques heures/semaine en pleine nature.

J'ai visité pour vous la Matawinie, au son des oiseaux qui y volaient en paix la semaine dernière.

Un milieu biophysique très riche

Comment arriver à décrire adéquatement une étendue de 33 acres de terrain où la richesse de l'eau se dispute à celle des arbres et de la faune, où les possibilités d'exploration sont si vastes que deux jours suffisent à peine à s'en faire une petite idée? La Matawinie, c'est avant tout deux sites reliés par un chemin de 6 kilomètres qu'on peut emprunter en forêt tout en s'arrêtant de temps en temps pour sentir le parfum d'une fleur, écouter plus attentivement un roucoulement d'oiseau ou manger un fruit — on peut évidemment utiliser aussi le service de transport fourni par le centre!



Un chalet du centre de vacances la « Matawinie », près de Saint-Michel-des-Saints.

D'abord un centre quatre saisons sur les bords du lac à la Truite avec hébergement en chambre avec service aux horaires souples servis à la cafétéria ou en chalet avec service de cuisine et salle de bains, et un terrain de camping de 100 emplacements situé sur les bords du lac Taureau où les familles peuvent séjourner en utilisant leur propre équipement ou le louer au centre de vacances.

Le louer! C'est bien la première fois dans l'histoire du camping au Québec qu'on apprend qu'on peut louer, sur place, un équipement complet de camping! J'ai bien dit «complet», c'est-à-dire la tente-roulotte, les sacs de couchage, le poêle, les casseroles, la lampe de poche, etc. Vous arrivez avec votre brosse à dents, vos vêtements, votre maillot et le tour est joué, puisque non seulement vous pouvez louer votre tente, mais également tout l'équipement nauti-

que — voilier, canot, planche à voile, pédalo, veste de sauvetage. Tout ça à prix modique. Sans parler de l'animation trois étoiles assurée par des moniteurs triés sur le volet. Par ailleurs, si vous utilisez votre propre équipement de camping, il ne vous en coûtera que \$10/jour/site (4 personnes). Sans le service d'animation et sans l'équipement nautique.

Mais pourquoi aller camper aussi loin? diront certains.

Parce que la Matawinie est logée en pleine forêt, dans les bras de deux lacs sauvages aux eaux pures. Ici, vous ne vous sentirez pas coincé entre deux tentes, sur un terrain quasi vide d'arbres, près d'une piscine grande comme la main ou d'un lac qui vous donne l'impression de nager dans des eaux souillées, pour ne pas dire d'égouts. Je me suis baignée en août dernier à la Matawinie — il était trop tôt la semaine dernière pour le faire: je

me suis contentée de m'imprégner de la beauté des lieux et de visiter les bâtiments rénovés selon les règles de l'art — et j'ai pu savourer tout le plaisir qu'on trouve à nager en lac sauvage. Un lac où l'eau est si pure qu'on pourrait presque la boire...

Mais il n'y a pas que les plaisirs de l'eau à ce centre de vacances familiales. Et vous n'êtes pas obligé, par ailleurs, d'être encadrés lors de vos activités de vacances! Cependant laissez-moi vous dire que vous ne perdrez rien en suivant le guide lors d'une petite expédition en canot de type «Rabaska» (embarcation solide pouvant parfois accueillir jusqu'à une douzaine de personnes) au «Pays du Milieu», c'est-à-dire à la Manouane, réserve de Montagnais située à 88 kilomètres de Saint-Michel-des-Saints. «Les familles participantes, dit Mario Gouin, enthousiaste, ont alors l'occasion de vivre à

la façon des Amérindiens d'autrefois. Au contact des Montagnais, elles apprennent à s'abriter sous la tente, à pêcher et à préparer la nourriture quotidienne: poisson, gibier et banik. La durée du voyage est de deux à trois jours.»

Etes-vous déjà allé dans une bleuétière? Connaissez-vous le plaisir qu'il y a à cueillir des bleuets dans un paradis de ces fruits qu'on ne retrouve pas qu'au Lac Saint-Jean? Et avez-vous déjà admiré les «sept chutes de Saint-Zénon» — situées non loin de Saint-Michel-des-Saints? Et les étoiles, les avez-vous déjà observé dans une région où les nuits sont si belles qu'on voudrait les étreindre?

La Matawinie vous offre sa magnificence pour deux fois rien. Au printemps, en été, en automne et en hiver. Et en ouvrant ses portes à vos enfants. A vous d'en profiter. □

Aux Éditions
La Presse

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE



ÉDITION REVISÉE

LE GUIDE DU QUÉBEC

QUOI VOIR ET QUOI FAIRE DANS
297 villes et villages

RÉPERTOIRE DE
447 restaurants

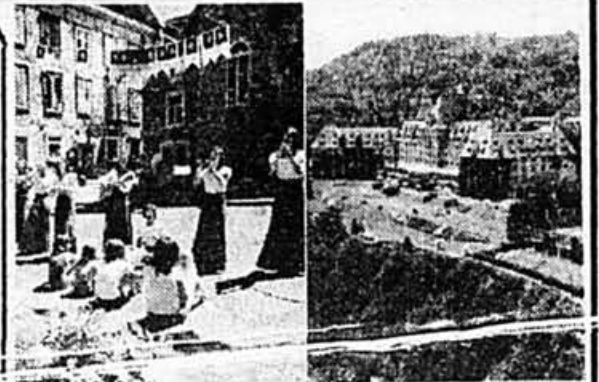
CHOIX DE
73 manoirs et auberges

LISTE DE
371 motels et hôtels

ET DE
107 terrains de camping

RENSEIGNEMENTS SUR **75** centres de ski

la presse



TOUT ce qu'il faut savoir sur les richesses touristiques du Québec

- comment s'y rendre
- où se loger
- où se restaurer
- les choses à voir et à faire

NOMBREUSES CARTES ET ILLUSTRATIONS

Préparé sous la direction de Michel-G. Tremblay, responsable du cahier Vacances-Voyage de La Presse, avec la collaboration des meilleurs journalistes spécialisés en tourisme au Québec.

Les régions

Québec
Montréal
Gaspésie
Laurentides
Saguenay-Lac-Saint-Jean
Estrie
Charlevoix
Outaouais
Îles de la Madeleine
Bas Saint-Laurent
De Lanaudière
Le Pays de l'érable
Mauricie-Bois-Francs
Abitibi-Témiscamingue
Richelieu-Rive-Sud
Côte-Nord
Nouveau-Québec

Les collaborateurs

Richard Côté
Monique Nuytemans
Jean-Guy Duguay
Michel-G. Tremblay
Christiane et Réjean Tremblay
André Bergeron
François Trépanier
Dollard Morin
Madeleine Dubuc
Jean-Guy Duguay
Roland Gauvreau
Fernand Beauregard
Claude Bérubé
Pierre Bourgeois
Joanne Choquette
Jean-Guy Duguay
Roger Lacasse

432 PAGES
Seulement **9.95\$**

ABONNÉS DE LA PRESSE **7,95\$**

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE 20% DE RÉDUCTION

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTER CARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9h à 16h. Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.

Comptoir de vente: 44, Saint-Antoine ouest

BON DE COMMANDE

596

Veillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «Le guide du Québec» au prix de 9,95\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et de manutention.

Je suis abonné(e) à LA PRESSE. Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de «Le guide du Québec» au prix de 7,95\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et de manutention.

No d'abonné(e)

IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou un mandat payable aux Éditions La Presse Ltée.

Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/Card No

Visa No

A retourner aux:

Éditions La Presse Ltée
44, Saint-Antoine ouest
Montréal, Québec H2Y 1J5

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

CODE POSTAL

Montant ci-joint

TÉL. \$ (Plus 1\$ pour frais de poste et de manutention)